

Gabriel-Pierre Ouellette

VOUS SEREZ CONFONDUS

roman

ISBN 978-2-9818027-6-7
© gabriel-pierre ouellette
décembre 2020

I

Quel malheur imprévu vient encore me confondre ?

Jean Racine

Une lourde tâche, si lourde que j'en demeurai d'abord confondu.

André Gide

...(il est propre à la condition de ceux qui souffrent, encouragés par leurs imaginations, de dire et faire des choses étrangères à la raison et à une juste réflexion).

...(propria condicion de afligados, que llevados de sus imaginaciones hacen y dicen cosas ajenas de toda razon y buen discurso).

Novela del amante liberal (L'Amant libéral), 2e paragr.
NOVELAS EXEMPLARES (NOUVELLES EXEMPLAIRES)

Miguel de Cervantes

LES PLAISIRS D'UNE STRUCTURE ALTERNÉE

II

Il était arrivé du Canada vers huit heures du matin. De l'aéroport, il avait pris le train jusqu'à la gare centrale de Francfort. Assis sur le bord du lit, il avait écrit deux phrases en allemand, dans son journal. L'exercice était risqué, à cause de son manque de vocabulaire. Il l'avait réussi. Ça le rassurait. Il ne parlait pas encore cette langue. Il lui était plus facile de la lire. Pour saisir le sens des mots, pour les *entendre*, il avait besoin de les voir sur la page, distincts les uns des autres, et cette fois, dans la chambre d'hôtel, lui-même les avait tracés.

Vers cinq heures de l'après-midi, il avait vu un film où il n'avait rien saisi. Aucune parole, sauf des monosyllabes. Les répliques des comédiens formaient un fleuve sonore où se noyait son esprit. Les six semaines qu'il passerait en Allemagne de l'ouest, l'obligeraient à parler et à écouter ces mots, qui en arriveraient à se dérouler *en clair* dans son cerveau, un peu comme des lettres imprimées.

Le lendemain, 5 juin 1977, le temps était encore couvert sur *Frankfurt*. Au musée des Beaux-arts, devant une toile de Rembrandt, la lumière avait semblé fuir par une fenêtre, au fond du tableau, et dans *Le Triomphe de Dalila*, il eut la certitude que l'obscurité serait totale si on crevait l'autre oeil de Samson. Ce n'était pas la première fois qu'il ressentait cette menace. Tout deviendrait noir. Cela lui pesait. Pour arracher ce qui s'y cachait, il transposait les choses, quitte à les défigurer ou détruire leur réalité. Dans cette langue qui lui échappait, il cherchait des vérités inconnues, au lieu de s'arrêter sur le sens des paroles.

Le soir, après un opéra, en faisant ses comptes, il s'aperçut qu'il avait dépassé la limite qu'il s'était imposée pour ses dépenses quotidiennes. Ce souci d'économie n'avait rien de kafkaïen, il devait être prudent. À l'automne, il ne recevrait plus de salaire : il avait dû quitter le collège où il enseignait. Tout à coup, il lui a sauté aux yeux, que la location de la villa, en Grèce, était déjà réglée et que la vie dans les îles coûterait moins cher qu'en Allemagne. Le tour était joué. Il a soustrait de sa comptabilité, les journées du mois d'août qu'il

passerait à Hydra avec des amis. Il avait hâte de leur raconter son splendide coup de génie. Il pourrait dépenser jusqu'à quarante-huit dollars par jour, environ cent neuf marks. Il s'était senti plus libre.

III

Avec ses trois amis, le 1er août, Jean-Robert s'est embarqué au Pirée pour un mois de rêve à Hydra. Une villa, sur une île grecque, ça éveillait l'esprit, ça élevait les sens, ça vous purifiait un projet de vacances pour la fin des temps. Elle était grande, cette maison. Au rez-de-chaussée, deux chambres séparées par une entrée, d'où montait un escalier en bois jusqu'à un palier, pour bifurquer à angle droit sur la gauche et donner, quelques marches plus haut, sur une pièce rectangulaire, entourée de huit ou neuf grandes fenêtres. Au moins quatre, sur la façade, ouvraient sur la mer, au loin, beaucoup plus bas, à environ deux kilomètres. Les murs de cette salle se perdaient, un étage plus haut, entre des combles de bois. On a risqué deux ou trois chiffres. En mètres ou en pieds ? On avait la tête en l'air. Personne n'avait de *pied-de-roi*. On a ri. Un léger malaise. Il y avait plus urgent. Il fallait décider qui monterait ses valises sous ces hauteurs du passé. De toute façon,

ils n'avaient pas de papier en main pour prendre la mesure en note. On pourrait dire qu'ils vivaient si intensément le présent, qu'il leur indifférait d'en garder des morceaux pour le lendemain. Ils étaient un peu, sinon très artistes sur les bords. Surtout, Arthur, le plus âgé, qui dirigeait depuis deux ans, avec Geneviève, son épouse, le département des Arts et de la Mode, dans le même collège où avait enseigné Jean-Robert, JR, comme l'appelaient ses collègues.

Sans valise, les quatre étaient toujours debout. Ils examinaient l'espace autour d'eux, sans regarder personne, et se livraient à l'odeur du bois, fascinés par ces poutres qui s'élevaient, s'engouffraient dans ces arches enchevêtrées et rappelaient de façon jouissive à Geneviève les combles obscurs des châteaux médiévaux et plutôt, pour l'ami Gauvain, l'autre célibataire, les boiseries de chêne ou en érable rouge dans les pavillons de chasse et les nids d'aigle... Pour JR, c'était une salle des fêtes, un repaire hanté par lord Byron et les rebelles de l'indépendance hellène mais aussi, je l'ai lu dans son agenda, dans les fenêtres, dans les hautes fenêtres, encastrées dans

ces épais murs de pierres, se découpait le travail des jeunes Turcs que de célèbres capitaines avaient débauchés des griffes du sultan et de ses pachas. Ces croisées vitrées départageaient la plus grecque des lumières qui fût. Il aurait été insensé de ne pas y laisser vivre et dormir les plus créateurs d'entre eux, Geneviève et Arthur. En février, JR s'était convaincu de leur accorder un droit de préséance sur cette grande pièce, quand la propriétaire l'avait décrite au téléphone. Sculptés par Arthur dans une pierre grecque ou dans une énorme racine rejetée par la mer, des mannequins y monteraient la garde avec leurs atours de mode antique, pendant que Geneviève tiendrait le compte des créations qui, chaque jour, croîtraient et se multiplieraient dans l'atelier. Jean-Robert prendrait avec Gauvain, le jeune critique dans le vent, les pièces du bas. D'ailleurs, dans sa vision égalitaire du monde, il ne pouvait concevoir que trois personnes se répartiraient le rez-de-chaussée et que la quatrième, solitaire, prendrait tout l'étage. Il n'était pas question non plus, que les deux célibataires y campent, se le partagent. S'ils se connaissaient les mêmes accointances et des points

communs, aucun d'eux n'avait le désir de sentir l'autre dormir ou ronfler dans la même pièce. Cela dit, les quatre toujours debout, sans valise, ne laissaient de convoiter en silence le superbe étage de la villa.

IV

Le lendemain, au nord de l'Europe, Jean-Robert s'était acheté un parapluie et avait pris le train pour Stuttgart. Il a conservé sa facture et la copie de son billet en chemin de fer, pour démontrer à son retour au Canada que, s'il n'avait fait aucun progrès dans la langue de Goethe, il aurait du moins circulé de Francfort à Stuttgart et se serait protégé contre la pluie. Dans cette région comme à travers le territoire de l'Allemagne fédérale, il conservait dans ses dossiers, mêlés aux additions des restaurants et aux notes d'hôtel, les tickets des films, des opéras et des pièces de théâtre auxquels il assistait. Du fatras, mais ces pièces seraient probantes, si on lui demandait de les soumettre. Il s'était fait des ennemis dans son collègue, quand on avait appris que la direction, pour l'amener à écrire sa lettre de démission, lui avait octroyé une bourse de perfectionnement qui l'aiderait à payer ses *études germaniques*...

Le mardi, 7 juin, le temps s'était enfin mis au beau. À la *Staatsgalerie*, dans une exposition de

gravures italiennes, il a aimé deux portraits de jeune homme. Il s'est précipité pour acheter le catalogue qui s'est, hélas, avéré trop volumineux, trop lourd pour son sac de voyage. Le soir, il a vu un autre film de l'année, et même si l'architecture rythmique et vocale de l'allemand lui était toujours un magma sonore, les spectacles compensaient sa difficulté ou sa résistance inconsciente à provoquer des échanges verbaux dans les trains, les cafés. Il ne jouait pas à l'homme lucide. Il admirait sa lucidité.

Il pleuvait, quand il a pris le train pour Heidelberg, dont il se rappelait avoir déjà confondu le nom avec celui du philosophe Heidegger qui, cinq ou sept ans auparavant, l'avait fasciné par sa volonté irréductible, qu'il jugeait naturelle et sympathique, d'entreprendre *un dialogue avec les penseurs grecs et avec leur langue*, en somme, de converser avec eux d'égal à égal.

(Au cas où l'on ne trouverait ni naturels ni sympathiques, mais pédantesques, les trois paragraphes qui *brodaient* sur Heidegger et Jean-Robert, je les reporte à la fin du roman.)

Entre les quatre murs de sa chambre, comme les quatre jours précédents, Jean-Robert n'en a pas

moins soustrait les marks qu'il avait en poche, de ceux qu'il possédait au début de la journée. C'étaient ses calculs habituels, mais il n'ajoutait pas toujours le prix de la chambre, sachant bien qu'il le paierait plus tard à l'une ou l'autre de ses compagnies de crédit. Cette tricherie comptable ne l'inquiétait pas. De toute façon, il ne relisait pas ses comptes ni décomptes, qu'il oubliait *ipso facto*. Le résultat obtenu, il le déduisait de son allocation quotidienne. S'il avait dépensé plus que prévu, il transportait cette somme *négative* au débit du lendemain. En somme, s'il ne parlait pas encore l'allemand, il n'en savait pas moins additionner, soustraire et vérifier un budget, tout minable fût-il, qui répondait aux nécessités du voyage et de sa culture, tout en évitant à l'homme sensé qu'il était, de vivre dans l'illusion et en lui permettant, quelquefois, de réussir des économies inconscientes.

Par ailleurs, si l'on juge qu'avec ses opérations comptables dont il émaillait chaque page de son agenda, il faisait tout un plat du monde étriqué de ses finances, n'oublions pas que dans le même souffle, avec le même esprit pointilleux, il prenait

un malin plaisir à rendre presque insurmontable son apprentissage langagier, en prétendant qu'il était né, lui, pour lire les paroles dans les livres, et non pour nourrir sa parole des mots qu'il entendait autour de lui. Je ne saurais dire si ces façons de penser et d'agir relevaient d'une déficience intellectuelle, tant chez l'écrivain, moi-même, leur inventeur, que dans l'esprit de mon voyageur. Tournons donc la page, imitons son esprit de calcul et soumettons-nous plutôt au passage des jours dans ce monde étrange que j'invente.

Commencé sous le soleil, il était inévitable que le 9 juin se soit terminé sous la pluie. Dans un café bondé d'étudiants, dont plusieurs parlaient le français, il n'avait pu dire un seul mot en allemand sans bafouiller, sans jamais trouver l'expression correcte, et cela, après des années de cours et de lectures pénibles. J'y trouve l'occasion rêvée pour mettre un peu de chair dans ces commentaires, dont on peut penser qu'on devrait se passer, mais je dois garder raison, et si le voyage correspondait peu à ses attentes, l'écriture doit refléter le plus possible cet ennui. Il connaissait donc, depuis longtemps, des *expériences* allemandes. Un été, douze ans

auparavant, il s'était inscrit à l'université de Vienne pour s'obliger à converser mais, comme la majorité des étudiants étrangers, il avait parlé anglais en dehors des salles de cours. Cinq ans plus tard, les lundi, mardi et mercredi passés à Berlin-ouest n'avaient rien arrangé : les bars étaient vides. Il s'était rabattu sur les musées, l'opéra et une brève visite, presque militaire, à Berlin-est. Si son vernis culturel et ses connaissances historiques avaient pu y gagner, ses progrès en allemand n'en étaient devenus que plus dérisoires, sinon honteux.

Le lendemain matin, à Mayence, il a fait soleil et plus tard le temps s'est mis à la pluie, tout comme la veille, à Heidelberg. Il nous a laissé sur cette ville un détail géographique qu'il avait pris la peine, à la façon des chiffres et des nombres, de consigner dans son journal : *Mainz, à l'ouest de Frankfurt, sur la rive gauche du Rhin, en face de Wiesbaden, ville d'eau...* Nous voilà en plein fleuve et nous piétons, comme prévu, loin de la Grèce et ses merveilles.

Le lendemain, samedi, le 11 juin, de gros nuages couvraient le ciel. Il a lu ou parcouru, c'est selon, un ou plusieurs journaux, façon de compenser ses

incompétences orales. Mais le soir, quand il a traversé à Wiesbaden, une vérité faisait son chemin dans son esprit. Il devait aller toujours plus loin dans cette Allemagne qui ne lui donnait pas la parole. Il ne désespérait donc pas de son apprentissage, et trouvait encore les ressources qui ranimaient son espoir de lui arracher sa langue, à ce pays, et de se la *fourrer* enfin! dans la gorge.

Le 12 juin, un dimanche, il faisait soleil. Après le petit-déjeuner, un moment d'équilibre, d'insouciance, il a tenté de lire les cahiers d'un autre journal et fut malgré tout de meilleure humeur, même s'il ne comprenait presque rien de ces phrases bondées ou bourrées comme une pelote de laine, ces phrases subdivisées, mises à l'envers, remises à l'endroit, atomisées comme l'intérieur fragmenté d'une cellule... Le soir, il a soupé chez *Alexis Zorbas*, quelques rues plus loin. Raison de plus, pour penser un peu plus à la Grèce et aux amis qui le rejoindraient à Hydra.

V

L'embarquement idyllique pour Hydra, c'était le 1er août. Partis de leurs trois hôtels, ils s'étaient rencontrés tous les quatre au Pirée, avec leurs valises, vers midi, pour y déjeuner. Dernier détail : le ferry leva l'ancre à 14h et entra dans le port d'Hydra vers 17h25.

Le gardien de la maison les attendait avec deux ânes pour les bagages. Il arrima leurs biens sur ces braves bêtes, et ils ont entrepris, sans doute avec une allure de riches négociants, de traverser le port où il semblait n'y avoir personne, quand une voix d'homme, en anglais, les interpella. On s'est retourné. On demandait s'ils étaient du groupe des Rothschild. JR dénia aussitôt, l'air étonné. Non, ils n'étaient pas du groupe Rothschild. Arthur, lui, s'apprêtait à faire le jans ou l'innocent et prétendre qu'ils devaient les rejoindre, ce jour même; il aurait prétexté, il ne savait quoi, pour la suite des choses. Ils ont bien ri de cette méprise, qui deviendrait une scie durant leur séjour et plusieurs années à venir. Arthur n'en a pas moins voulu à

notre voyageur et à partir de ce désenchantement, tout a commencé à se déglinguer, entre eux et Hydra. Les îles grecques ne donnent rien qu'on ne possède déjà, et leurs dieux sont furieux contre qui veut prendre la peau et le nom d'un autre, sauf qu'ils ont pris le parti, en ce début du mois d'août 1977, d'ignorer pour un temps la démesure de nos coupables et se sont dissimulés sous un ciel pur et une mer aussi noire, aussi bleue que les écailles d'un poisson miraculeux, pendant que les barbares commençaient leur ascension à travers le dédale des rues, des ruelles et des escaliers de la blanche Hydra.

Ils aperçurent le toit de la villa. Les alentours ne payaient pas de mine. Difficile d'y découvrir le petit jardin, dont on leur avait parlé. Ils se seraient crus dans un des faubourgs de l'île, celui des pauvres. Mais les murs franchis, ils furent conquis. Une petite allée couverte de dalles blanches, bordée d'arbustes et d'arbres fruitiers, conduisait au porche de la grande maison. À droite, en léger contrebas, une maisonnette sous un olivier ou un tilleul, on ne s'en rappelait pas quatre ans plus tard, faisait office de cuisine et plus loin, après une

terrasse et encore plus bas, dans un angle des murs, la pièce d'eau. Les valises éparpillées entre eux et la villa, ils devaient établir leurs pénates dans cette impassible forme cubique de pierres ocres, badigeonnées de crépi blanc par endroits, comme au long des fenêtres bordées de bleu. Ils ont laissé dehors les bagages, et on entra.

Une chambre à gauche, une autre à droite, avec de grands lits doubles. Gauvain, déjà monté à l'étage, les appelait, heureux comme un enfant. Jean-Robert eut le pressentiment que tout allait chavirer. Il les avait amenés jusque là et ferait l'impossible, pour qu'on se partage les lieux de façon équitable ou satisfaisante pour chacune et chacun. Mais le mal était fait. Gauvain paradait au milieu des divans, des coussins, des fenêtres aux embrasures si larges, si hautes, qu'il les avait déjà ouvertes sur le monde. Il jouissait d'avoir découvert le premier ce grand studio qui serait parfait... Devant l'air presque ahuri des trois autres qui n'avaient plus rien à dire, mais qui étaient aussi sous le charme, il a refréné ses ébats et s'est déclaré prêt à l'offrir à qui le voudrait, ce lieu magique, à qui la voudrait, cette pièce démesurée...

JR s'est risqué à dire que ça ferait un bel atelier, avec cette lumière. Arthur a corroboré, pour aussitôt minimiser l'usage qu'il en ferait. Après tout, il n'était pas là pour peindre, mais pour les amis, le soleil, la Grèce. Gauvain ne l'écoutait plus. Il procédait mentalement, tout en parlant de Paris et de son dernier voyage à New York, aux possibilités de placer le lit, ici, et là, une table avec ses livres, dont il s'était chargé comme un âne en vue de commencer son essai sur les rapports de la peinture et de la mode, depuis l'antiquité gréco-romaine et assyro-babylonienne jusqu'à nos jours. Geneviève avec un soupir de fatigue se laissa tomber dans une causeuse et d'une voix souffreteuse, mais de plus en plus affirmée, a disserté sans qu'il en eût été question, sur la nécessité d'avoir de l'espace pour penser, pour écrire. La Grèce, une île grecque, le lieu tout indiqué pour faire ses premières fiches dans cette lumière, où bientôt le soleil.... Mais où était l'ouest ? Hydra est au nord de l'île, et le bras de mer qu'ils voyaient par les embrasures, les séparait de la partie orientale du Péloponnèse, l'occident

était donc à leur gauche. Les couchers de soleil y seraient magnifiques...

- J'en aurai plein mes fenêtres, a dit Gauvain, comme en un songe.

- Le matin, a commenté Arthur, tu seras protégé de la lumière du soleil.

Gauvain y avait déjà pensé. Il n'y avait pas de fenêtre, à l'est, mais un mur de pierres à peine chaulées, qui se terminait, au-dessous des combles, par une poutre de bois rouge. Là, sous cette muraille, à son ombre, il ferait plus frais. Et le critique d'art, avec deux paravents ornés de copies de Van Dongen, a procédé à des essais de plantation, les ouvrant, les refermant à demi, aux trois-quarts. Il les mettrait près de son lit; oui, ils seraient parfaits pour le protéger de la lumière du midi. D'une voix qu'il tentait de rendre la plus indifférente possible, notre voyageur a trouvé dommage qu'on vînt en Grèce, pour se protéger de la lumière.

- Mais il faut bien dormir, lui ont rétorqué d'une seule voix Geneviève et Gauvain.

Ils ont ri. Arthur descendait déjà l'escalier, en disant qu'il entrerait les valises et s'installerait

avec Geneviève dans la chambre à gauche, en entrant. La garde-robe était plus grande. On ne le voyait plus.

- Nous en avons déjà parlé avec Jean-Robert, dit-il à la cantonade.

VI

Lundi. 13 juin 1977. Il faisait grand soleil. Quelques jours plus tard, l'air de rien, à je ne sais plus qui, JR aurait écrit que le Rhin était magnifique, surtout de *Mainz* à *Koblenz*, et il avait noté quelque part cinq ou six vers...

Je le disais aux vignobles aveugles

Aux falaises du vin

Aux tours des forteresses

À l'orgueil d'être seul

En voyage...

Aveuglé sans doute lui aussi par la poésie du voyage, il avait descendu le fleuve jusqu'à Bonn, de 8h30 du matin jusqu'au milieu de l'après-midi. À son départ ou en débarquant du bateau, il s'était aperçu dans une glace. Un homme de trente-sept ans à qui presque personne ne s'était adressé depuis le début de son aventure. On ne parle pas à un homme *marqué*, en donnant à ce mot le sens que

vous voudrez. Non seulement il était de la race des hommes, ce qui n'augure rien de bon, mais avec son sac de cabine et sa valise, aussi noirs qu'il le fallait pour passer inaperçu, il avait l'air d'un *looser* animé d'une seule passion, ne pas trop dépenser. Le coût du voyage et sa note d'hôtel pour trois nuits à Mayence l'avaient d'ailleurs obligé à de nouveaux calculs, pour fixer les marges de son allocation dans la capitale de l'Allemagne de l'ouest. Je n'oserais ajouter, comme d'autres ont pu le craindre en me lisant, que si personne ne parlait à ce solitaire crispé, à ce mythomane, il se pourrait qu'on ait lu dans ses yeux des regards méprisants sur le reste du genre humain et qu'on l'ait soupçonné d'être aussi de ceux-là qui dégénèrent en prédateur sexuel, comme l'auraient d'ailleurs volontiers laissé croire, entre autres, les femmes dont il n'aurait pas su *rencontrer les désirs*. Mais, tout comme moi, soyez sérieux. La lecture de son journal ne permet pas de tirer une telle conclusion.

J'ai reçu, au début des années 80, l'agenda que JR tenait en 1977. J'ignore qui me l'a fait parvenir, mais on aurait habité dans une des républiques soviétiques, si j'en croyais l'estampille de la poste.

Et allez savoir pourquoi, j'ai eu l'idée saugrenue d'en faire une nouvelle en lisant les notes de voyage qu'il prenait dans son agenda-journal. Il y racontait ou écrivait de long en large ce qu'il pensait, ce qu'il avait pensé dire, en ajoutant ce qu'il ne pouvait faire ni penser, en plus de ce qu'il aurait voulu faire, sans y arriver. Un personnage sans intérêt. Rien ne pouvait être aussi différent de ma vie, que ces faits brus et cette solitude, presque acharnée, que j'ai détectée ou suspectée dans ces pages, mais elles m'ont incité à écrire ou, du moins, à me prendre pour un écrivain et à tenter de mettre à jour les ratés économiques, linguistiques et sexuels d'un triste sire, que d'aucuns pourront trouver génial dans ses particularismes. Il faut donc, nous tous, continuer à écrire et à lire cet essai romanesque.

Ce triste sire ne fut pas dépaysé, quand il vit affiché, le *Malade imaginaire*, de Molière. En allemand, bien entendu. On peut rester incrédule devant son inconscience. Comment ne se rendait-il pas compte, cette fois, dans un véritable moment de lucidité, qu'il était lui-même durant son

expédition *orthophonique* au pays de Goethe un Allemand imaginaire, tout autant qu'un comptable imaginaire, un sociologue imaginaire ou un petit esprit qui souffrait de ne pas être reconnu pour un génie. Vous aurez peine à le croire, mais il m'est arrivé, au cours des nombreuses réécritures de cette page, d'assister à son entrée dans le théâtre où l'on jouait la comédie de Molière. L'assistance, bouche bée, voyait s'avancer la caricature de l'homme imaginaire, persuadé sans aucun *recul*, sans hésitation, d'être lui seul aux aguets, lui seul doté d'antennes post-modernes, lui seul porteur - j'exagère, mais c'est si tentant - du secret de la mort et de la vie.

Si le spectacle lui a paru longuet, il a trouvé excellents les jeunes premiers. On retrouve, ici, non pas le prédateur, mais la possibilité d'un atavisme sexuel. Par la suite, dans une lettre à Gauvain, il s'étonnait qu'on ait joué cette comédie comme une farce. Une farce exacerbée par un décor à *la Ionesco*, ce qui la transformait en réalité étrange, sorte de surréalisme *monarchique*. Ce

réalisme soi-disant moderne devenait, selon lui, de la pacotille décorative et détruisait à sa base la critique sociale ou morale que Molière avait pris la peine de traiter sur un mode comique, sans en altérer la dure... réalité. Et je le redis. Ne devait-il pas se rendre compte qu'il était lui aussi *débranché* de la réalité qui l'entourait. Il voulait parler comme un Allemand, sans prendre le temps - c'est un point de vue discutable mais je le soutiens - le temps de s'oublier, le temps de mémoriser et pratiquer tout ce qui n'était pas lui, dans cette langue, avant de s'imaginer pouvoir la parler comme par enchantement.

Dans sa chambre du *Deutsches Haus*, *Kasernenstrasse*, à Bonn, il aurait eu le vague souvenir d'avoir perçu, et imprimé par la suite dans sa mémoire, un léger remous de l'assistance, un mouvement de recul, quand il était apparu dans la salle du théâtre. Ce n'est donc pas moi qui ai inventé cet apparent scandale des spectateurs, sauf que j'ai peine à croire qu'il n'ait pas jugé bon lui-même d'hésiter avant d'y entrer.

Et battons le fer quand il est chaud. Dans son agenda, à la page du 13 juin, quatre colonnes

quotidiennes. C'est ce qu'il faisait, répliquera un esprit conciliateur, mais il aurait pu cesser d'énoncer ses craintes et plaintes éternelles, fussent-elles chiffrées. Et attendez! Qui nous dit que ses amis ne seraient pas, eux aussi, fictifs ? Ce serait un comble! Sans argent, il aurait loué une villa pour un mois et pour cacher ce plaisir solitaire, il se serait inventé un groupe d'amis! Regardons encore cette page du 13 et ces petites colonnes de chiffres. Est-ce la page d'un agenda normal, écrite par un homme de *constitution normale* ?

Ces nombres, ces stigmates morcelés, entachent un journal intime qu'il écrivait à l'encre noire de la schizophrénie.

Le lendemain, il ne pouvait que pleuvoir sur Bonn, en ce mardi matin du 14 juin. Son voyage était né sous la pluie. Ainsi va la vie d'un homme marqué, qui notait le temps qu'il faisait et de menues dépenses pour ses menus plaisirs, inscrites comme par hasard dans les pages de son agenda. Tout se transformait en listes, en colonnes qui frisaient la névrose et qui, par la bande, m'obligent

souvent à découper son voyage en cellules insignifiantes.

Après avoir visité le musée Beethoven, celui des Beaux-Arts et l'*Alter Zolle*, l'ancienne douane, il a marché jusqu'à la gare, acheté un billet pour *Köln* et changé cent dollars américains dans une banque. Il s'est rendu compte qu'on lui avait accordé un meilleur taux de change qu'aux guichets des chemins de fer, mais il est resté indifférent. Il n'a ressenti aucune satisfaction, mais sa lenteur à réfléchir sur les fluctuations du marché et les différents frais de transaction l'ont enragé et accentué sa déprime. Sa journée entière avait été ennuyeuse. Il avait atteint le creux de la vague, et cette soudaine angoisse l'a incité à examiner ses reçus et à produire de nouveaux calculs. Par-dessus le dédale de ses colonnes de chiffres, il aurait pu protester, noter noir sur blanc sa répugnance à s'abandonner à ces multiples inscriptions. Il a préféré, dans une lettre à une connaissance, noter le souci qu'il avait de ne pas dépenser en vain la bourse qu'il avait reçue, au point de trouver drôle qu'un de ces beaux matins, il n'a pas cessé, minute après minute, de comparer le montant qu'il avait en

main, la veille, aux 300 marks qui lui restaient, pour en arriver à se convaincre qu'il devait retracer le détail de ses dépenses. Son penchant à calculer sans arrêt les sommes, les comparer, les additionner, les soustraire, en arrivait à brouiller son esprit, sans qu'il en soit toujours conscient. Aurait-il été tout bêtement fasciné par les chiffres ? Ils l'obsédaient plus que son voyage. Leurs effets maléfiques le rendraient malade. C'étaient eux, qui l'empêchaient de parler l'allemand!

Il se devait de s'occuper à autre chose, mais il n'aimait plus grand chose. Il a trouvé des longueurs à la première partie de *1900*, le film de Bertolucci, sans penser que la traduction des dialogues dans sa langue *muette* y était pour beaucoup. Le soir, au restaurant, il a remarqué un jeune homme qui parlait sans arrêt et paraissait intelligent, mais il est devenu mesquin et sans motif rationnel a conclu qu'il s'agissait d'un journaliste débutant, convaincu d'être une gloire montante de la télévision.

La pluie continuait à tomber. Durant la nuit, il s'est réveillé. Il avait rêvé que son appartement, au

Canada, sous les combles d'une maison en briques rouges, avait brûlé. Son inconscient supputait déjà la destruction de ses biens.

L'AVANCÉ DU TRAGIQUE

VII

Il était arrivé à Cologne vers onze heures du matin. Pour conjurer les présages incendiaires de ses rêves, il a noté à la hâte d'autres dépenses effectuées, la veille, à Bonn, révisé ses prévisions économiques et s'est enfoncé dans un musée des arts techniques. Ensuite, dans le *Ludwig*... Ah! ce *Ludwig Museum*! Toutes affaires cessantes, il a consigné en trois colonnes à la fin de son agenda une série de commentaires sur une vingtaine de tableaux. Aucun ordre logique, sauf celui d'aller à la ligne et remplir une pleine page avec des noms de peintres, des titres, des dates, sans oublier un jugement à l'emporte-pièce : *Dubuffet - plusieurs - je n'aime pas*. Il a complété cette liste par une réflexion un tant soit peu audacieuse sur les *affects* que lui avaient procurés ces toiles.

Il aimait le mot affect, d'origine allemande d'ailleurs, qui matérialisait selon lui un état psychique. Il lui apparaissait dans son délire contrôlé, que les oeuvres picturales d'après 1945, surtout aux États-Unis, tout comme la sculpture et

la peinture du Moyen-Âge, provoquaient un effet de *dispersion* chez le spectateur. Ces univers décomposeraient nos tendances à généraliser, dissémineraient notre imaginaire sur la rose des vents, frappés que nous serions par les figures qui se bousculent sur les portails, les chapiteaux ou les enluminures médiévales, comme nous le serions par ces traits, ces techniques et ces matériaux composites qui jalonnent ou même composent l'art américain du XXe siècle. Il en était persuadé, au point de se refuser à tenir compte des autres siècles, quelles que fussent les objections. S'il en avait l'audace, la patience, et la permission de Dieu sait qui, il écrirait, se disait-il, une *théorie de la Dispersion* dans les arts plastiques de ces périodes. D'ailleurs, il retrouva cette dissémination, cet éclatement et même cette parcellisation *idéologique* lors d'une représentation à la *Kammerspiele* de *Köln*. Les femmes du chœur, dans *les Trachiniennes* de Sophocle, se dispersaient sur la scène et se mettaient à fabriquer des momies, tandis que le messenger lançait de la gouache blanche sur la surface chocolatée de tout un mur, en décrivant le supplice d'Héraclès, qui

apparaissait demi-nu, le corps maquillé de blanc, enveloppé dans du plastique. Le tragique se répandait par la craie, par la blancheur, pour évoquer, comme il le savait ou le pensait, la couleur du deuil dans les pays *mytho-gréco-africains* et en même temps, l'émotion tragique chez JR se scandalisait devant l'absence du sang et de ses couleurs, et hurlait son retour imminent dans son esprit *hellénico-occidental*. Ces musées et cette tragédie ancrée dans une démesure nouvelle qui se nourrissait de sa propre négation l'avaient amené à de multiples replis sur lui-même, d'une intensité et d'une dureté qu'il n'avait pas connues depuis des lustres. Encore plus déprimé que la veille, il se savait inutile, blanc comme un cadavre, incapable d'aimer, tout comme un chien au milieu d'un troupeau de boucs. Il n'a pas voulu s'arrêter dans les bars recommandés par le guide *Spartacus*. Il fallait ne prendre aucun risque. Il préférait arpenter, mesurer et codifier ses parcelles de néant.

VIII

Arthur mentait. Aucun d'entre eux, au Canada ou ailleurs, n'avait discuté de la répartition des chambres avec Jean-Robert qui, pour ne pas gêner leur première journée sous le soleil d'Hydra, n'a pas contesté les dires des Arts et de la Mode. Il descendait l'escalier avec Gauvain, quand les époux ont réapparu dans l'entrée avec des valises et l'espace d'un instant les quatre sont restés sans bouger, à se regarder, comme interdits.

Il était trop tard pour aller à la plage. On déferait les bagages. Et on ferait le tour de la cuisine, de la salle d'eau. On prendrait sa douche et plus bas, près de la mer, le premier apéro des vacances. En se rendant pour souper au port d'Hydra, on longerait un peu la côte. Quant à la question du mot *souper* pour le repas du soir, Gauvain et JR disaient *dîner*, arrivant bien sûr de Paris, et Geneviève préférait dire *souper*, comme au Québec, mais Arthur avait un sens aigu de la majorité, et il aimait bien en faire partie. Dans un jour ou deux, ils dîneraient donc, ici ou là. De

retour au pays, au contraire, si jamais un soir l'un d'entre eux allait échapper le mot *dîner*, il risquerait l'ostracisme pour le reste de sa vie.

Dans la villa, ils en étaient encore à prendre possession des lieux. Jean-Robert, en rangeant ses choses, son linge, a voulu se montrer diplomate et dire à ses amis qu'il croyait préférable de ne plus remettre en question le partage des lieux. Il en fit part à Arthur et Geneviève, qui n'y voyaient aucun problème; ils préféraient même l'atmosphère plus intimiste de la chambre qu'ils avaient choisie. Gauvain était tout à fait d'accord et s'est déclaré ravi de cette solution. *Case closed*, a-t-il dit. Tout semblait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

En descendant vers la mer, vers Kaminia, un petit bourg de rien du tout où ils prendraient l'apéro, ils ont constaté que ce n'était pas le meilleur des chemins pour retourner au port. C'était déjà un acquis. Après le repas, ils ont été abordés par une jolie Québécoise, à qui Arthur s'est empressé de raconter et d'enjoliver l'épisode Rothschild. Elle s'appelait Aude, et s'est montrée ravie de rencontrer des congénères. Frictions à

venir ? Trop tôt pour le dire. Ils se sont souhaité bonne nuit et après son départ, les deux célibataires n'ont pas caché qu'ils auraient préféré un jeune Québécois. Geneviève tourna la tête vers la mer, devenue noire comme de l'encre. Sur le chemin du retour, ils pensaient retrouver les rues et les ruelles qu'ils avaient suivies, les escaliers qu'ils avaient montés avec les ânes et les valises jusqu'à la villa, mais ils se sont perdus. Dans la nuit, ils ne voyaient rien. Le lendemain, ils ne savaient toujours pas comment ils s'en étaient sortis. Ils se seraient retrouvés sur les hauteurs d'Hydra, et Arthur prétendait qu'il aurait vu quelqu'un dans une cour intérieure ou croisé un Grec qui connaissait la maison des Canadiens, de l'autre côté du petit ravin.

On ne se perdrait plus.

LES MUSÉES CREUSENT LE TEMPS ROMANESQUE

IX

Le 16 juin, il pleuvait depuis trois jours. JR avaient pensé, jadis, séjourner assez longtemps quelque part en *Germanie*, au lieu de ne passer que deux ou trois nuits dans chaque ville. Avec cette pluie incessante sur Köln, cette idée n'avait plus aucun sens. Il ne s'y résoudrait jamais. Partout, il se voyait dans un cul-de-sac.

Il a changé un chèque, et il est entré dans une galerie. Deux choses qu'il savait faire. Il aperçut des oeuvres de Rauschenberg. Elles lui ont rappelé les toiles d'hier au *Ludwig Museum* où, sur l'heure, il est retourné. Revenu à l'hôtel, il a établi à l'endos de son reçu, émis par la *Deutsche Bank*, une deuxième liste formée d'une quinzaine de nouveaux tableaux. Frénésie, sur un air connu. Pourquoi griffonner à l'endos d'une pièce bancaire, comme s'il endossait un chèque, des noms qui n'étaient pas le sien, des titres d'oeuvres qu'il ne possédait pas ? Il se perdait et se questionnait à plaisir dans le labyrinthe de ses apories. Sans fil d'Ariane. Heidegger et les penseurs grecs. lui auraient-ils permis d'analyser plus à fond cette collusion matérielle, *physique*, entre des sommes

d'argent, inscrites au recto du reçu, et des jalons de la peinture contemporaine, notées à l'endos ?

Au début de la soirée, il s'est rendu jusqu'à la porte d'un sauna, et n'osa pas en franchir le seuil. Il entra enfin dans un restaurant dit *des Balkans*. Les Balkans, c'était aussi la Grèce et quatre amis qui avaient loué de concert une villa, là-bas, où il ne pleuvrait plus.

X

La pluie avait cessé. Après un voyage en train d'à peine trente minutes, il est arrivé à *Düsseldorf*, peu avant midi. Durant la nuit, il avait rêvé à une famille qui n'était pas la sienne; des étrangers voulaient s'emparer de ce qu'il appelait *le grand espace* de sa maison paternelle. Il aimait d'autant moins cette histoire, qu'il partagerait sous peu une maison grecque avec des amis. Un rêve, c'est un rêve. Il arrêta donc d'y penser; on a retrouvé la lettre où il l'écrivait.

Au cours de la journée, un jeune caissier lui a parlé, un peu gêné et presque sous le sceau du secret, d'une ligne de chemin de fer reliant *Hamburg* à *Sylt*, qu'il prononçait *zult*, une île couverte de dunes et de plages. Valait-il la peine de s'y rendre, pour deux ou trois nuits ? Il n'y pensa plus.

Le soir, il s'est ennuyé durant la représentation d'un *Hamlet*, en allemand. Pourquoi a-t-il trouvé quelque intérêt au seul moment de la pantomime, la

mousetrap, inventée par le fils pour arracher des aveux au meurtrier de son père. L'efficacité de la mise en scène était-elle l'unique raison ? Son inconscient, troublé, l'aurait-il poussé à voir ce qu'il n'aurait jamais voulu dire ? Qui était en train de lui tendre un piège ? Pourquoi lui rappellerait-on de façon diabolique une faute inavouée, qu'il aurait oubliée ? Et comment aurait-on su qu'il commettrait un crime, ici même, en Allemagne, durant l'été 1977 ? Et pourquoi cette insistance mystérieuse du jeune caissier, en lui recommandant de ne pas transmettre au tout venant la façon de se rendre à Sylt ? Déductions de pacotille ? Sans doute. Il serait trop audacieux, sinon trop fictif, d'y déceler une source de plaisir masochiste chez un esprit qui se contentait d'inscrire ses colonnes de chiffres, ses décomptes de dépenses et de marks en poche, en plus de faire la tournée des bars, pour n'y rencontrer personne.

XI

Le lendemain, il s'envolait pour le nord. Direction Hambourg.

Au milieu des paragraphes de son agenda, deux colonnes de chiffres plus ou moins droites pour les dépenses et les prévisions budgétaires.

Le jour suivant se devait, sans surprise, d'être froid et nuageux. Le soir, il a vu une autre tragédie de Shakespeare, *Othello*, ce Maure qui, à la tête d'une flotte vénitienne, jette d'autres Maures à la mer. On avait barbouillé de blanc la peau noire du comédien qui jouait Othello, à moins que ce ne fût du noir se liquéfiant sur sa peau blanche. Quand un messenger est arrivé à bicyclette, pour annoncer la victoire d'Othello sur les méchants Maures, JR a quitté la salle. Un café, deux bières, et il est rentré. Il s'est couché, après trois petites colonnes d'additions et de soustractions au bas d'une page.

Le lendemain, 21 juin, il a repris dans le haut de la page ses calculs et noté que le temps était nuageux, comme la veille, mais sans ajouter le mot *froid*. Rien de romanesque.

Comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, il a pris un café dans une galerie d'art, la *Kunsthalle* de Hambourg, et s'est risqué à y développer une question complexe. À quelle extrême limite de son esprit, et de ses yeux, un peintre s'exerce-t-il à voir ce qu'il peint, pour arriver dans chacune de ses oeuvres à ce qu'on la regarde comme on n'a jamais regardé auparavant. Il lui est revenu qu'au début de son voyage, il avait remarqué des oeuvres où les personnages s'ignoraient les uns les autres. Dans *la Fin du déjeuner*, de Renoir, une femme regarde un homme, qui regarde ailleurs, et une autre observe quelqu'un qui, debout, a l'apparence de ne pas être à sa place, comme hors-champ. Ce serait le constat d'une habitude fréquente parmi les humains, qui évitent plus souvent qu'on ne pense, de se regarder.

Il s'est demandé jusqu'à quel point faut-il transposer des périodes ou des événements de sa vie. À quel point faut-il les défigurer, les mettre en pièces, les ignorer, pour arriver à regarder ailleurs, si l'on veut continuer à lire et entendre la vérité qui nous entoure quelquefois ?

Et pourquoi sa mémoire ne pouvait dissocier un Picasso où l'on déjeune sur l'herbe, de deux gravures italiennes où dans chacune un jeune homme l'obligeait à le regarder. Des jeunes hommes à l'allure noble, pleins d'une mansuétude orgueilleuse ou d'une réprobation compréhensive.

Il était sorti, entre-temps, dans les jardins de la *Kunsthalle*, et il a dû rebrousser chemin pour ne plus voir, exposées toutes nues, les trop nombreuses fleurs des plates-bandes exhaler leurs poisons. Il ne respirait plus dans ces excès botaniques. Il préférait visiter les musées.

Plus tard, dans la journée, il est entré là où, la veille, il lui avait paru insurmontable de se faire un chemin à travers les gens pour dénicher une place libre. Cette fois, il s'est assis sur une banquette et malgré l'envie qu'il en avait, il ne trouva rien à dire au garçon près de lui. Il aurait seulement voulu parler. Pour penser à autre chose, il est ressorti. Il a pris le métro vers un des anciens quartiers de la ville, *Altona*, un nom qui lui rappelait Sartre et ses *Séquestrés d'Altona*. Le musée, où il s'attendait, vieux réflexe, à voir des tableaux, des sculptures ou des vases, renfermait

des bateaux miniatures, des tasses de thé, des théières, des samovars, des jouets, des textiles et des costumes drapés sur des mannequins au milieu d'une reconstitution minutieuse de plusieurs intérieurs de maisons, fin XVIIIe siècle, avec des salles de séjour et des cuisines en enfilade, qui répondaient à sa fascination pour les pièces d'habitation disparues ou qui n'existent que dans de vieilles maisons européennes où, cependant, il ne pourrait jamais entrer. Mais il n'aurait jamais habité les salles du musée d'Altona, où dominait une odeur d'encaustique rendant encore plus lourde la lumière qui pénétrait par leurs fenêtres, une lueur verte et foncée, comme celle qui court sur des pièces de bois ancien.

Ces décors de musée lui rappelaient les descriptions de Balzac où il n'arrivait pas à voir, ce qui s'appelle voir, le lieu que Balzac voulait faire voir, et il s'est aperçu qu'il ne découvrirait, dans leur vérité, ses longues maisons aux sombres couloirs qu'au moment où des personnages devraient y entrer, y manger et se dire des choses aux odeurs de choux, de transpiration, de vieux rideaux.

Une semblable découverte avait ou *prenait* lieu quand il regardait les toiles de peintres hollandais. Elles l'imbibaient de la lente certitude que ces maisons closes ou cette chambre étouffante d'un fumeur d'opium donnaient sur un port tranquille, à la fin du jour; elles accueilleraient bientôt un enfant de neuf ou dix ans tout heureux de rentrer à la chaleur après la rue, l'école ou le jubé d'une église, où il avait chanté un choral de Bach avec d'autres garçons sortis de ces maisons que lui aussi, il aurait voulu connaître, parce qu'il y serait aussi bien que chez ses parents; leur ambiance serait même plus extraordinaire, oui, parce que ces visages qui l'entouraient, disaient avec lui, qu'aucune autre maison ne valait celle de leurs parents et qu'ils n'auraient accepté d'en sortir, que pour chanter du Bach.

Quelques jours auparavant, durant un opéra de Hans Werner Henze, un tapis rouge disparut brusquement à l'avant-scène, aspiré dans une fente, et plus tard tomba des cintres un tapis blanc. JR *tomba des nues*.

LES MUSÉES DÉTRUISENT LE ROMAN

XII

Le 22 juin, 9h00 du matin. Le temps se mettait au beau et, revirement inattendu, JR comptait rester vingt jours à *Westerland*, dans l'île de Sylt (prononcé *zult*), à la frontière du Danemark. Il y écrirait à force d'ennui et se ferait doré au soleil. Un détail le rendait plus nerveux que d'habitude. Il voulait rencontrer un corps de dieu, sur cette île couverte de dunes et de plages, et cela risquait de décevoir quiconque aurait admiré sa traversée solitaire dans le désert des musées. Son train partait à 11h55. Il oublia les musées, une afféterie qui l'empêchait peut-être encore plus de vivre sa sexualité. Décidément, j'écris n'importe quoi, se serait-il dit. Il n'y penserait plus.

Face à la mer du Nord, il fut ému, un moment, de se trouver devant les fantomatiques batailles navales de 1944-45 qu'il dut oublier, elles aussi, s'il voulait se trouver un gîte à *Westerland* ou ailleurs.

Il avait cru dans sa naïveté que cette station balnéaire, qu'on lui avait dit accueillir à bras ouverts la clientèle immorale dont il faisait partie, lui laisserait l'embarras du choix pour se loger, comme en Crète, dix ans auparavant, et il ne restait qu'une chambre à un lit dans toute l'île, une chambre dont personne n'aurait voulu, et cela n'augurait rien de bon. Il a même pensé retourner à Hamburg, et pour se trouver une raison de fuir, il a demandé à voir ce *racoin* qui aurait tout l'air d'un débarras. On lui a donné l'adresse; en chemin, il s'est aperçu que repartir le délivrerait de son trouble devant ces gazons et ces massifs de fleurs entretenus comme des pièces de musée, qui donnaient à Westerland, à travers des percées de soleil, un air de chambre funéraire. Il mêlait tout. Il était en effet troublé.

La chambre était très bien, même s'il pouvait à peine se glisser les jambes sous une table, dont la surface pour écrire n'était pas plus grande qu'une feuille de papier à lettres. On s'étonnera, mais il était content. La ville lui était devenue sympathique. Il serait libre, et même obligé d'y travailler, à cause de ce meuble qu'on avait ajouté

à sa demande. Par après, en se promenant dans les environs, il s'est senti seul, un peu moins libre... Le soir, un Allemand lui a payé une bière au *Tusculum Bar*.

C'était le début d'une vie nocturne qu'il entremêlerait encore aux calculs minables de ses budgets. Il coinça entre deux paragraphes, une opération arithmétique pour vérifier l'argent qui lui restait, en soustrayant les frais de la chambre et du petit déjeuner. Cette courte colonne de chiffres n'était rien, comparée aux quelque cinq colonnes, réparties un peu partout dans la page du lendemain, 23 juin.

XIII

Deux jours plus tard. Un beau vendredi, mais nuageux et frisquet. Il s'est rendu à la *FKK Strand*, la plage naturiste; FKK, pour *Frei Körper Kultur*, la culture des corps en liberté, sans entraves, nus. Un jeune homme dans la vingtaine s'est allongé à dix ou quinze mètres de lui. Il était sous le choc. Un chevalier nordique, un dieu grec descendu des nuages, malgré le froid, pour transformer ses deux semaines en séjour élyséen. Comment l'aborder ? L'objet mirifique faisait l'indifférent. Une indifférence qu'il connaissait depuis l'enfance, pour l'avoir pratiquée. Le saluer, oui, mais dans quelle langue ? La germanique, qui lui avait fait parcourir des milliers de kilomètres pour la parler, résistait plus que jamais à prendre assise sur la sienne, derrière ses lèvres, ses dents. Elle dressait devant elle un ange armé d'une épée en flammes, qui lui interdisait d'entrer dans le jardin de ses désirs. Le corps divinisé le regardait à la dérobée, avec un air plus intrigué qu'intéressé, et n'osait pas, lui non plus, le saluer. Deux jeunes hommes,

sans doute de ses amis, l'ont rejoint. Le sort en était jeté. Il rendait les armes. Il abandonna son projet de séduction. Il s'était déjà baigné et gelait, assis, les bras croisés sur les genoux. Il est rentré. À deux heures de l'après-midi. C'était idiot. Que voulait-il de plus ? Qu'il vienne s'étendre sur sa serviette ? Et pourtant, le même soir, il rencontrait le plus facilement du monde, au *Ringenspiel*, deux Belges, Karl et Léo, qui l'emmenaient dans leur voiture, vingt-quatre heures plus tard, jusqu'à cette courbe longue et étroite que forme l'île, à sa pointe nord. Il se familiarisait avec la géographie de Sylt. Au retour, ils l'invitaient à dîner et Karl, un Flamand, lui a fait savoir, en allemand, car seul Léo parlait français, qu'il voulait s'en aller ailleurs, seul, avec lui. Pris de panique, ne sachant pas s'il était prêt à briser un couple au début de leurs vacances, et même s'il le préférerait à Léo, JR a refusé, d'où un malaise, qui ne pourrait que perdurer, comme les colonnes de chiffres sur les pages lignées de l'agenda. Il a plu durant la nuit.

Le ciel s'était chargé de nuages avec des éclaircies dignes du Bernin et au petit déjeuner, ce dimanche, il a pratiqué son allemand d'école

primaire avec d'autres hôtes de la maison où il logeait. À 16h, il a pris un café chez Karl et Léo, mais il a dîné seul. Dans sa chambre, il a inscrit les médiocres dépenses du jour et les prévisions économiques du lendemain, qui était l'anniversaire de l'un des amis qui le rejoindraient en Grèce. Ces semaines de vacances à quatre, dans une villa louée plus ou moins sur un coup de tête et qui se rappelaient souvent à lui de façon impromptue au cours de son périple linguistique en Allemagne, gâcheraient-elles ses rencontres fortuites dans les bars, au point de les tuer dans l'oeuf dès le premier sourire, la première parole ?

Et commença alors dans son esprit ingrat à germer une idée nouvelle. Si, pour ne déplaire ni vexer personne, il ne faisait rien pour assurer son désir d'amener dans l'île grecque un trophée amoureux, à moins que d'une façon inconsciente Hydra elle-même fut devenue la maîtresse de son libre arbitre, ne vaudrait-il pas mieux se libérer de ses amis et de leurs projets de vivre l'amitié en Grèce, et prendre la décision irrévocable de ne pas aller à Hydra, d'ignorer Hydra. Et alors, une fois dénoués ses liens sociaux et la parole donnée

renvoyée aux calendes grecques, il saurait voir autour de lui et choisir en homme libre celui qui saurait comme lui vibrer, au détriment du monde entier, à ces mêmes ondes de liberté, et passer avec lui les plus belles et amoureuses vacances dans une autre île grecque, et pourquoi pas à Mykonos...

VOUS ET MOI, N'OUBLIONS PAS HYDRA

XIV

Geneviève et Arthur étaient déjà debout, à sept heures du matin. À voir leur sourire, en souhaitant bon matin à Jean-Robert, la nuit aurait été bénéfique. Seraient-ils redevenus des amants ? Mais Gauvain ouvrait la haute fenêtre qui donnait sur le patio et la cuisine. On a levé les yeux. Sa tête, puis ses épaules ont apparu dans l'embrasement, comme si une force nocturne le poussait à s'adresser aux simples mortels, pour qu'ils frémissent et chantent d'horreur, à l'écoute d'un message d'outre-tombe. Il avait passé une nuit d'enfer, une nuit horrible. Sa couche envahie par les moustiques, il avait dû lutter contre des milliers d'ennemis invisibles. Il ne lui avait servi à rien de fermer les fenêtres. Ils avaient redoublé leurs assauts démoniaques. Il n'avait pas dormi. Couvert de piqûres, il en portait les stigmates; sa peau était en lambeaux. Il allongeait ses bras blancs vers le chœur grec qui, aux portes du palais, s'exclamait et soupirait des Ah! non..., en écoutant le supplice

que les bas-fonds marécageux d'Hydra lui avaient fait subir. Il tendit ses bras encore plus haut, les projeta hors les murs, les offrit aux nuées et les retourna pour en regarder et en étaler le désastre. Jean-Robert riait sous cape, mais bonasse, n'en faisait rien paraître. On lui avait parlé de tablettes ou de spirales qu'on allumait, comme des bâtons d'encens. Leur fumée éloignait les moustiques et donnait le repos aux dieux comme aux mortels. Gauvain voulait bien le croire, mais ses nuits, et ses vacances, étaient foutues. Il disparut dans son antre. Les trois qui avaient échappé au désastre, ont repris le cours normal des choses. Les Grecs en charge de la maison leur avaient laissé de quoi déjeuner. En buvant son café dans l'allée du jardin, pendant qu'Arthur, l'époux comblé, prenait sa douche, Geneviève s'est confiée, l'air de rien, à JR et sans lui dire qu'il prenait trop de place et ne devrait pas tout diriger, elle suggéra à voix basse une idée qui leur faciliterait à tous de s'adapter le mieux possible, au moins au début, à la simplicité d'un village grec et de passer des vacances qui soient mieux accordées à la nature antique et sévère qui les entourait, et cette idée, toute simple,

preuve de son esprit pratique, était de faire un marché dans la rue, là, à gauche, juste un peu plus haut, à l'épicerie dont les proprios leur avaient parlé... Il serait bien, le soir, de manger assez souvent à la maison. Il la regardait, en silence, la voyant venir. Il avait eu la naïveté, en février, quand ils avaient fait les démarches pour la location, de s'assurer que personne ne s'attendait à cuisiner, qu'on sortirait, ferait la fête, prendrait des vacances totales, n'est-ce pas... Geneviève, l'air de rien, craignant de ne pas avoir été assez persuasive, a raconté une histoire rocambolesque où son époux, la semaine précédente, durant le tour de Grèce qu'ils avaient fait, se serait entiché d'une jeune femme qui, hélas! les avait amenés, elle et lui - ou lui tout seul, ce n'était pas clair -, dans une virée au Pirée.

- Tu me connais, je ne suis pas du genre à me formaliser, mais cette fiesta grecque a mis à sec nos finances ou du moins, nous oblige à se serrer la ceinture.

Que dire à la bonne compagne, au sortir d'une nuit qui avait tout remis en ordre ? Gauvain, qui était arrivé et les avait embrassés durant ces

confidences, faisait celui qui n'écoutait pas, mais on saurait bien, un jour, qu'il en avait entendu l'essentiel. Il s'était pourtant montré d'accord cet hiver, pour ne pas faire de cuisine à Hydra. Et comme de juste, il a préféré y retourner, dans la cuisine, pour préparer d'autres cafés.

- Nous aimons bien, nous le savons, a continué Geneviève en déchirant entre ses dents serrées un petit bout de pain beurré, nous préparer une bonne bouffe, tous ensemble... C'est agréable. On ne rit jamais autant, qu'en épluchant des légumes ou en surveillant une sauce. De toute façon, on aime aussi bien boire, et boire ici ou dans les restaurants avec tous ces touristes, même les Rothschild, c'est du pareil au même. Mais qu'est-ce que je suis en train de dire! s'est-elle exclamé, en déposant à nouveau sa tasse de café, d'une seule main, délicate, sur la petite table de métal devant eux. Ce sera beaucoup mieux ici. Nous n'avons pas payé la villa pour ne pas l'habiter. C'est un lieu magnifique. La nuit, avec des bougies, ce sera sympathique.

Gauvain était revenu. Il en rajouta. Il les inviterait avec les moustiques dans son studio. Il y

dresserait la table, avec des bougies rouges aux fenêtres, des bâtons d'encens aux parfums brûlants d'herbes sauvages... Un frichti de pirates, qu'on n'oublierait pas de sitôt! Oui! a renchérit Geneviève en tapant des mains, ravie de se voir en train d'emporter le morceau, quand à son tour le roi Arthur s'est montré, enveloppé dans un peignoir blanc. Il embrassa tout le monde, demanda où était le café que Gauvain comme de juste entendait siffler, et s'assit à la petite table entre JR et Geneviève. En se beurrant une miche de pain grec, il se porta volontaire pour aller à l'épicerie, à gauche, juste un peu plus haut. Qui viendrait avec lui ? Le grand naïf, enfin, comprenait tout. Ils étaient de connivence. On avait bradé le grand studio à l'étage, pour l'approbation de Gauvain aux dîners-maison. Il avait pourtant juré en février qu'il n'en ferait pas un seul. Quant à cette bamboula qui leur aurait coûté les yeux de la tête pour les beaux yeux d'une jeune femme, JR n'en a rien pensé sur le coup et donc, n'en a rien dit. D'ailleurs, pourquoi douter de cet épisode jet-set et décadent, qui ressemblait tant à la vie rêvée du couple que formaient Geneviève et Arthur. La

lumière, comme toujours, se ferait bien plus tard dans son petit esprit.

Pour l'heure, ils faisaient la connaissance de Maria, l'épouse de Christos qui les avait accueillis au port. Elle les renseignait, question entretien et buanderie. Et hop! les voilà à l'épicerie du pauvre faubourg, où ils ont acheté le trois litres de résiné, que leur avait aussi vanté la propriétaire, lors de leurs démarches *locatives*. Cette bouteille de verre, recouverte d'une gaine caoutchouteuse et grise, façon très classe ouvrière et au volume imposant, renvoya au néant les tracasseries du matin. Ils se félicitaient déjà de leur prochaine boustifaille, décrétée pour le lendemain. Le reste de la journée, on projetait de découvrir la plage Mandraki, à l'est d'Hydra. Gauvain, qui détestait les plages, resterait à la villa. Pour écrire son bouquin sur la peinture et la mode. Il a descendu une table de son nid de *maringouins* aux merveilleuses fenêtres et l'a installée contre le mur de la maison, au bout de l'allée aux dalles blanches. Au retour de la mer, en ouvrant la porte de la muraille, les ignares le reverraient encore au travail dans la pénombre de la villa, penché sur son oeuvre en gestation. Le

soir, sans discussion, on dîna dans un autre restaurant. Les trois hommes voulaient bien, quand même, prendre encore mieux le pouls de l'île, et Geneviève s'est glissée indifférente dans la douceur de la nuit, savourant sa victoire du matin. Elle avait su placer ses pions.

JR SE CONFOND AVEC LE TEMPS

XV

De gros nuages. Des éclaircies. Et un lundi de pluie. Ils s'étaient acheté des billets pour une croisière, le mercredi suivant, au Danemark. Il était midi. Léo s'est dit fiévreux et retourna se mettre au lit. Karl a donc suivi le Canadien à la plage et, malgré leurs craintes d'être surpris, il a obtenu dans les dunes, avec douceur, ce qu'il voulait. Jean-Robert s'était retrouvé sans défense, et content de lui céder. Ils aimaient les mêmes attentes, les mêmes jeux, et comme de bien entendu, le mauvais temps a repris. Il pleuvait toujours à Westerland. Pourquoi ne sont-ils pas restés en maillot de bain sous la pluie, une pluie douce ? JR a cru, un moment, qu'il serait resté dans les dunes, s'il avait été allongé près du beau dieu de la plage naturiste, entrevu quelques heures plus tard, pour se dire aussitôt qu'il ne sortait peut-être jamais sous la pluie, cet Antinoos aux cheveux de marbre... Encore et toujours ce contre-point du désir et du mépris. JR et Karl étaient de leur côté

retournés *nach Hause*, et ils ont déjeuné avec Léo, qui ne devait pas être si fiévreux. Le soir, le grand voyageur a dîné seul au *Wienerwald* et fait la tournée des bars.

Le lendemain, cependant, il espérait encore revoir le corps divin de la *FKK Strand*. Il avait en effet acheté, le jour même, un livre dont le titre affirmait, sans vergogne, que les dieux étaient mortels, *Die Götter sind sterblich*; si on faisait mourir les dieux, il allait de soi que les mortels humains pouvaient tout partager avec eux, et ce récit de Walter Jens, paru en 1959, autour d'un voyage en Grèce, venait comme par enchantement se greffer sur Hydra, le but ultime de Jean-Robert; de plus, devenu idiot, il considéra que l'achat de cet essai qui confondait la nature des dieux et des mortels, lui annonçait par le fait même que le dieu nordique s'approcherait dans une fusion magique de sa pauvre nature. Ne cherchons pas plus avant la logique de ce raisonnement; Hydra disparaissait de son univers et le pauvre homme calculait ce qu'il pouvait. D'ailleurs, j'oserais dire que, si les dieux sont mortels, un humain ne peut, lui, que perdre le peu de raison qui lui reste, devant l'échéance

prochaine d'une rencontre, car JR eut la prétention de savoir de science certaine, qu'elle aurait lieu.

J'ai pensé compenser les erreurs *psychologiques* de JR par une étude sur la signification d'une encre blafarde pour les chiffres tracés dans son agenda sur la page du mardi, 28 juin, comparée à l'encre noire des trois ou quatre notes que les opérations arithmétiques repoussaient vers la droite, mais on se serait cru chez les bénédictins du Moyen-Âge, en train d'étudier les graphies des caractères grecs ou latins dans le cours d'un manuscrit. Il est préférable de se rendre au Danemark avec notre *savant*, Karl et Léo, le mercredi, 29 juin.

Durant leur croisière au Danemark, dans l'île de *Römö* et sur le continent, à *Ribe*, il pleuvait à boire debout et le soleil ne s'est montré que vers la fin de l'après-midi. Jean-Robert a commenté, plus tard, dans les marges du Walter Jens ou dans une lettre au Canada, que le mouvement du navire lui avait semblé appartenir davantage au monde du vivant, que tout ce qu'il aurait pu apprendre sur la géographie, l'histoire ou l'économie de ces lieux inconnus, et paraître plus *vital* qu'une rencontre avec leurs habitants. Le retour l'avait comblé,

entouré qu'il était, de la mer et du soleil. Tout un code se cacherait dans ces réflexions, si l'on accepte qu'il aurait dit, ailleurs, écrire des notes en un langage secret qu'on n'a pas encore retrouvé. Précisions donc, inutiles. En descendant du traversier, il a remercié ses amis belges pour cette excursion, où l'eau de la mer l'avait lavé de tout ce qui était pourri dans SON royaume du Danemark. J'eusse aimé qu'il ne l'eût pas exprimé ainsi. De toute façon, il faut bannir l'écriture, les formes écrites, de la langue parlée. Ce qui n'a pas empêché les trois hommes de se séparer.

Il a continué à déchiffrer le livre de Walter Jens et le soir venu, il est entré dans un self-service, le *Grill House*. C'était infect. Il n'a presque rien mangé. Même le verre était sale. Il a acheté le *Hamburger Abendsblatt* et le *Spiegel*. Après un café et une coupe de fruits au Holiday Bar, il est rentré. C'était la pleine lune. Il a éteint et, sous sa lumière, s'est éclairée une presque demi-page de son agenda où il a opéré, sur deux colonnes, des soustractions et des additions. Décomptes obsessionnels.

XVI

Cette autre journée avait commencé sous le soleil et s'est terminée sous un temps couvert. Cette phrase simple, ou simpliste, ne peut être contestée. Elle a une rondeur, qui touche à la sérénité. Cependant, sa nécessité serait discutable.

Et Jean-Robert a balayé idées ou fantasmes de calme et de rondeur. Les maigrichons et petits événements de ce 30 juin l'avaient ennuyé, sinon enragé. Une opération bancaire, une station à la plage, plus un arrêt chez Léo, pour lui remettre les 12 marks empruntés au Danemark. Il se doutait qu'il ne filait pas le parfait bonheur avec Karl, mais il a dû écouter le récit de ses misères. Le soir, il n'en avait aucun souvenir, et il écrivait dans son journal que cela le stressait. Monsieur était tendu! Mais il s'estimait heureux de n'être pas tombé amoureux de Karl. Léo en aurait été plus contrit. À moins qu'un ménage à trois eût pu épicer leurs relations, et ses rapports comptables.

Il passa à autre chose. Lire l'essai sur les dieux, en contrepoint avec une nouvelle d'Agatha Christie, dont la traduction en allemand était aussi facile à lire que l'anglais pour tous de l'original. Écrire des cartes postales, dîner quelque part et, au *Ringenspiel*, voir un ersatz du plus beau des jeunes hommes. Il accorda plus d'espace que d'habitude à ses colonnes de chiffres. Sa dérive obsessionnelle gagnait du terrain et de jour en jour il *photographiait* dans son agenda son désert émotif et linguistique. Ses faits et gestes rampaient sur la page et leurs coulées laissaient des traces d'encre, qui s'émiettaient en séchant. Rien pour nourrir une fiction. Ces annotations télégraphiques, chiffrées, nourrissaient le squelette d'un récit *désâmé*, désarticulé comme un pantin.

Effets pervers d'une raison chancelante ou d'une raison qui à la façon d'un spectre de la lune ne serait, *...chaque fois, ni tout à fait la même / Ni tout à fait une autre*. Elle était pleine et rousse, le 3 juillet, et la veille, un disque transparent, entouré de gaze, de voiles vaporeux et de fumerolles en surimpression sur des nuages filant à toute vitesse. Lune sanglante et spectrale de Westerland, qui

avait la splendeur fascinante que prenaient les mots qu'il venait d'écrire, adolescent, dans son cahier d'examen, avant la tombée du jour, quand le calme semblait régner parmi ses camarades, survoltés ou éreintés par les longues heures qu'ils pensaient avoir consacrées à la composition de fin d'année.

Sous la pleine lune, toute rousse et spectrale qu'elle fût, il aurait voulu sentir le temps bouger, comme dans un train, lorsqu'il se met en marche. Ce train temporel tenait quelque peu de l'esbroufe, tout comme citer dans son journal le livre de Walter Jens, qu'il terminait, ou *Narziss und Goldmund*, de Hermann Hesse, en même temps que *Die Leiden des jungen Werther* (les Souffrances du jeune Werther), de Goethe, qu'il avait commencé à lire. Ces oeuvres comblaient l'absence d'amour et d'aventures, durant le périple de notre voyageur.

Le lendemain, le temps s'était mis au beau. Il avait rêvé à un ami comédien, mais s'est montré réticent à raconter ce songe. Devant son journal, il hésitait, mais n'avait rien d'autre à écrire. Ses journées se vivaient dans les livres, dans les mots écrits. Il a donc essayé de revivre ce qu'il avait vécu durant la nuit. De mon côté, j'ai cherché le

moyen de raisonner sa méfiance devant les images brouillées, fractionnées, sans avant, sans après, qu'une autre conscience, la sienne, se permettait de m'imposer sans me laisser la parole, et je me suis trouvé des raisons pour m'en abstenir. Un rêve, pour devenir un élément de fiction, doit être réécrit. Le constat brut qu'on en dresse, ne livre que le déroulement d'un événement qui n'a pas existé *in re* et qui n'a aucune chance d'être cru ou perçu en tant que rêve, et pourtant, il a bel et bien existé dans l'esprit, pour ensuite se fichier dans la mémoire, aussi brève soit-elle. Je ne sais si je suis clair. Il me faudrait transformer le récit brut qu'il en a fait dans son journal, en une trame qui soit elle-même onirique (j'allais écrire ironique) grâce à une sémantique et une syntaxe aussi désarçonnante que les images retenues, au réveil, par cette faillible mémoire, mais il faut doter cette armature d'une épine dorsale qui soit plus forte, ou plus *visible*, en précisant des détails, comme les pronoms personnels ou les adjectifs possessifs et en remplaçant par du probable les lacunes propres à tout songe. Et c'était un rêve érotique. Je le

profanerais une autre fois. Il aurait peut-être fallu n'en rien dire, si je ne voulais pas en parler...

Disons alors que Jean-Robert s'est rendu à la plage. Il a lu du Hesse. Vers une heure de l'après-midi, il a déjeuné n'importe où; il est retourné à la plage. Il est revenu dans sa chambre, il a pris une douche et repris le Hesse, avant de se remettre à la nouvelle sur le temps. Il s'était juré de ne jamais en parler, trouvant prétentieux de dissenter sur le temps. Il avait commencé à l'écrire sur les pages vides des *Dieux sont mortels* et dans les blancs qui bordent les paragraphes; ce livre de Jens m'avait été livré par la poste, avec son agenda-journal de 1977. Il lui arrivait, disait-il, de contempler ces phrases françaises manuscrites recouvrir ou cerner des lignes de mots allemands imprimés, et d'y chercher un sens secret. À travers ses réflexions sur le temps, se sont glissées l'histoire, la nudité, la liberté, la laideur, et la mer, et lui aussi qui ne pensait plus à Hydra, à ses trois amis, au ciel de la Grèce...

Le quatrième jour, il vit un rassemblement d'hommes, de femmes et d'enfants nus, autour d'un orchestre, sur une plage. Il les voyait de dos. Ils

lui ont rappelé des films sur les camps de concentration nazis, où se déshabillaient les hommes, les femmes et les enfants, qui se regroupaient au centre de la cour ou de la pièce, les uns contre les autres, cherchant le plus possible à cacher leur sexe, leurs seins, leur nudité. Ils y étaient forcés. Sur la plage réservée aux naturistes, ils le faisaient volontiers. Mais il les trouvait laids, et le même malaise l'avait frappé. Il y voyait l'affirmation de la liberté animale de l'être humain, la reconnaissance de cette animalité. Il était nu, lui aussi. D'une façon devenue inconsciente. il jouissait de ne connaître d'autre entrave que sa peau, ses poils, ses cheveux, ses ongles, ses sensations, ses pensées, le désir de s'être libéré de tout vêtement. Mais il les trouvait laids. Sauf quelques enfants, garçons ou filles de 10, 11 ou 12 ans. Sauf quelques hommes et quelques femmes, Un homme avec un bras coupé et un autre avec une jambe atrophiée se promenaient avec leur moignon. Il a frémi. Il s'est traité d'esthète et regarda la mer. Renflée de lumière, pierre noire irisée de diamants bleus, elle battait le

rivage avec la monotonie enivrante - presque absente - du vent dans le désert.

Ces images ne lui plaisaient pas. Mais il les a gardées. Il aurait aussi pensé à supprimer le reste de la page, et on a déjà oublié que, le soir, il additionnerait et soustrairait des sommes d'argent en Deutsch Mark, tout au bas. On oubliera aussi qu'il ne parlait plus de ses trois amis, à Hydra, au mois d'août.

5 juillet. Prendre note, quelquefois, de la date de ces journées qu'il passait, en cet été 1977. Du pareil au même. Son corps brûlait au soleil. C'était un mardi.

Le lendemain, il lisait un article sur Dachau, auquel il ne comprenait rien. Il risquait la déprime, mais s'est repris en mains, quand il lui a sauté aux yeux que l'auteur de l'article écrivait une langue ornée de *forceps* sémantiques, illuminés d'emprunts à toutes les strates historiques de la philologie germanique. Heureusement, d'autres textes de la revue se laissaient lire comme on se laisse porter en bateau par le vent. Leurs auteurs savaient s'ouvrir à l'intelligence des gens simples...

Le jeudi, il n'est pas allé à la plage. Il souffrait de maux de tête et craignait une mauvaise digestion. Il acheta son billet de retour pour Hamburg, dans trois jours. Il traça d'assez larges colonnes de nombres. Samedi, le 8, le temps s'était embelli en fin de journée, mais le soir, après avoir réglé l'addition au restaurant, il est retourné en vitesse à sa chambre. Il empesta le cabinet de toilette qui n'avait pas de bouche d'aération et qui était commun aux deux ou trois autres pensionnaires de l'étage. Il les a entendu ouvrir la porte et la refermer avec des cris de dégoût. Il se sentait pestiféré. Il sentait mauvais.

Nous sommes hors roman. Hors de la décence. Tandis que les colonnes de nombres et les groupes chiffrés n'ont pas d'odeur.

ON LUI ORDONNE DE S'EN TENIR À HYDRA

XVII

La petite, et fausse, trinité que formaient JR et le couple, était descendue comme la veille au port d'Hydra. Après dix ou quinze minutes en caïque, ils se baignaient à Mandraki et prenaient du soleil sur la plage de cailloux. Geneviève et lui, lisaient. Arthur regardait la mer et, encore plus loin, sa désolation. Au retour, ils ont acheté un gigot. Ce soir-là, ils auront vidé la cruche de *retsina* et fumé des cigares que le voyageur avait achetés à *München*. La trinité et le critique d'art seront en symbiose.

JR se sentait si bien, qu'il a parlé de son séjour en Allemagne. Ses commensaux se sont tus, et l'ont regardé avec de grands sourires, des sourires presque niais, pour en arriver à décider sans autre forme de procès que dans l'île on s'en tiendrait au présent. Ils habitaient la même villa. Ils y passeraient ensemble le mois d'août. Il fallait oublier le passé, si prochain fût-il, pour se consacrer à... Ils étaient soûls, ivres morts, non,

plutôt souls morts, l'ivresse évoquant trop des snobs intellectuels au pays de là-bas, chez les gens ordinaires qu'ils devaient rester, leur vie durant, dans l'Amérique française de jadis... Je m'é gare, tout comme Jean-Robert qui n'aurait pas su que vouloir vivre ou même s'en tenir au présent, obligeait quiconque à taire son passé, selon ses trois amis donneurs de morale. Des jours et des semaines plus tard, il ne se rappellerait sans doute pas comment il a réagi. Il a supposé ou s'est imaginé qu'il avait lui aussi plaqué un rire niais sur son visage d'homme sans voyage ni bagages.

Il avait commencé, dans un sentiment d'apaisement, à parler de l'Allemagne, à partager des souvenirs, plus ou moins vécus, plus ou moins joyeux, qui sans doute se seraient entremêlés les uns aux autres dans sa mémoire, au point qu'il lui aurait été difficile d'y trouver les moments les plus marquants, mais il serait arrivé à les ordonner de quelque façon ou du moins à laisser les plus importants d'entre eux l'emporter dans le courant d'une conversation à bâtons rompus que permet, le plus souvent, une soudaine confiance entre amis, lors d'un moment privilégié et, pourquoi pas, dans

l'ivresse soûlarde du retsina. Et pourtant, on lui avait conseillé de se taire.

Arriverait-il à faire le deuil de ces souvenirs, une fois qu'ils ont été crevés comme une bulle, rejetés comme on dit, du revers de la main par des amis qu'il avait amenés avec lui, en s'assurant de leur assentiment complet et volontaire à une vie sur une île dont il croyait avoir expliqué le mieux possible le rythme particulier ? Faut-il ajouter que ces amis ne voulaient rien savoir non plus, de ce qui l'avait poussé à entreprendre son *aventure linguistique*, que ce nom soit juste ou non ? Lui reprochait-on de n'avoir voulu la vivre avec aucun - et aucune - d'entre eux ?

Ils auraient craint qu'il plastronnât avec son acharnement à parler l'allemand. Leurs sourires entendus cachaient-ils de la hargne ? Ça ne les intéressait pas, me dira-t-on. Ils souffraient à peine les phrases qu'il ânonnait en grec dans les épiceries et les restaurants. *Case closed*. Mais ce personnage, que j'appelle Jean-Robert, ne pourrait-on pas le soupçonner de faire peu à peu la découverte, que Geneviève et Arthur ne voulaient surtout pas qu'il en vînt à leur demander des

nouvelles de leur fameux tour de Grèce, presque jamais abordé, qu'ils auraient fait avant de se retrouver tous les quatre, à Athènes ? Ce voyage aurait-il été une fiction, tout comme la bamboula ruineuse au Pirée ? Ces filles superbes font peut-être dissiper de petites fortunes aux nouveaux riches, mais pas à des professeurs en goguette... Ah! que les amis, hommes ou femmes, peuvent être faux! Amen.

Et le lendemain, le 4 août, pour éviter la routine, ils ont dîné à Kaminia, le petit village au bord de la mer, tout droit, en descendant de la villa. Aude, la jolie Québécoise rencontrée le premier jour, les aperçut. Elle était accompagnée d'une enfant de neuf ou dix ans; elle était ravie mais Arthur, ennuyé. Après l'échange de questions habituelles, et insignifiantes, il lui donna son congé; ils étaient entre amis pour toute la soirée, ou quelque chose du genre. Geneviève n'avait rien dit; elle souriait. Gauvain et JR se regardaient; de mauvais pressentiments se lisaient dans leurs yeux morts.

SON ÉDUCATION *GERMANIQUE* ÉCLIPSE HYDRA

XVIII

L'île de Sylt et ses plages s'étaient avérées, les derniers jours, un échec de plus durant ces séjours de ville en ville, supposés lui permettre de soutenir une conversation correcte en allemand. Ajouter München lui a paru une punition inutile qu'il aurait, d'ailleurs, du mal à supporter.

Il crut bon d'y réfléchir, de peser le pour et le contre. En évitant, d'une part, de multiplier les arguments contre München et, d'autre part, de minimiser les avantages certains que devait receler la capitale de la Bavière. Donc, garder froide raison, sans se livrer à de vils calculs.

Ce débat incertain, ce duel au sein de son esprit de plus en plus défaitiste, lui parut cependant manquer d'objectivité et, ce même vendredi du 8 juillet, de façon soudaine, se rappelèrent à sa mémoire, étonnée, les périodes de pluie et d'ennui qu'il avait connues à Westerland. Malgré et à travers des journées de grand soleil, elles avaient renforcé sa patience, exercée depuis Frankfurt à ne pas dévier des étapes géographiques qu'il s'était fixées et à endurer avec

philosophie, sinon équanimité, son impossibilité de comprendre le sens de syllabes que pourtant il connaissait, qu'il arrivait à lire, mais non pas à entendre et à discerner dans la parole des gens du crû. Il s'aperçut, de façon aussi abrupte, que cette expérience, tout en lui pesant, l'avait influencé au point qu'il se découvrait philosophe, soucieux de se soumettre à l'ataraxie de son esprit, de vivre de façon plus stoïque, quitte à ce qu'on l'accusât de masochisme. Il a pu se dire que les sages de l'Antiquité tardive, dans leurs études au fond des bois ou leurs jeûnes en plein désert, auraient pu témoigner de pires excès, mais quand lui apparut, de façon encore plus soudaine, le fantôme de Louis II de Bavière, se découpant sur les murs incandescents de ses châteaux, il dut reprendre ses sens et se morigéner, craignant de voir naître chez lui des signes de folie. Il fallait combattre ces lubies, et ne pas remettre en question sa démarche linguistique qui, elle, avait été raisonnée pendant quelques jours, au mois de mai. Il fallait se rendre à München et encore mieux, au lieu d'aller à Paris retrouver des amis ou de faire une virée à Mykonos avant de se rendre à Hydra, qui se rappelait ainsi à son bon souvenir, il se rendrait par la suite à

Hannover, Nürnberg et Berlin. Il a dû se dire qu'il n'y avait que les faibles, qui étaient incapables de combattre leurs... faiblesses.

Enfin, si ces soudaines illuminations l'avaient incité à continuer ses désastreuses expériences de conversation allemande, elles n'allaient pas les faciliter pour autant ni opérer des miracles, car ces trois villes résisteraient, elles aussi, à lui inculquer le virus germanique recherché et ne rendraient son échec que plus humiliant. La raison primordiale de sa décision, aussi ridicule ou étonnante qu'elle fût, ce fut l'idée, elle aussi soudaine, qu'il gagnerait l'admiration de ses amis d'Hydra, quand ils sauraient qu'il a *supprimé* Paris et Mykonos, pour entrer dans Berlin. Ils lui témoigneraient encore plus d'amitié et ne cesseraient de le harceler, sous le ciel grec, pour qu'il agrémente leurs dîners, leurs soirées, en récitant de sa voix mâle, avec émotion, quelques poèmes allemands. Un autre grain de folie ?

Il fit donc avec joie, samedi, le 9 juillet, trois heures de train, de Westerland à Hamburg, sous un ciel de nuages lumineux. À la gare, il prit un taxi pour l'aéroport. L'avion était bondé. Les passagers allaient tous, avec lui, à München, où il pleuvait.

Et dès lors, les événements, ses réactions, ses sentiments se sont précipités, pour parfaire son éducation, et sentimentale, et culturelle.

Il croyait maîtriser assez bien l'histoire du troisième Reich, mais dans le film de Joachim Fest, *Hitler - Eine Karriere*, ses connaissances se sont écroulées, disparaissant sous le flot continu d'une narration chargée de mots inconnus, en plus des nombreux discours et des multiples déclarations dont la vérité historique crevait les yeux, mais qui n'atteignaient pas son cerveau de nourrisson. Il traversait un monde d'images connues ou non, qui bougeaient presque en silence sur l'écran et le ramenaient le plus souvent à cet univers fermé que depuis des semaines il regardait, jour après jour, se mouvoir dans les rues, les restaurants, les halls d'hôtel.

Il n'arrivait pas à sortir de cet état mental tourmenté où l'avaient plongé, beaucoup plus qu'il ne le croyait, ses récentes réflexions et les audacieuses décisions qu'elles avaient mises au jour. Il ne cessait, non plus, d'analyser les tentations que subissait son corps. Il ne maîtrisait plus, sinon moins qu'auparavant, les codes de son

univers sexuel. Les corps se montraient disponibles; ils lui plaisaient rarement. Si une étincelle de désir s'allumait aux frontières de son regard, face à des yeux qui lui crevaient le coeur, il se repliait. Il craignait ne pas avoir compris ce qui l'avait pourtant atteint avec force, sinon dureté, jusqu'au coeur. Il avait peur d'avoir saisi ce que l'autre corps n'acceptait pas encore ou ne saurait jamais. Prétention savantasse ou connaissance pointue de l'Autre ? Qui saurait le dire ? En somme, en refusant toute analyse psycho-critique, il se rendait compte que les ombres humaines qu'il espérait poursuivre ou tentait d'approcher, s'avéraient médiocres. S'il entraît dans les bars, les apercevait, leur parlait, et les nommait dans son journal, il les trouvait presque toutes ennuyeuses et derechef il inscrivait ses opérations arithmétiques dans les coins des pages, en haut des pages, au centre des pages, partout où il ne savait quoi écrire, partout où il n'avait plus rien à dire.

Les moments les plus heureux ou les plus *ronds* de ces journées vouées à une retraite, absurde ou non, dans les déserts de la raison - que cela fasse plaisir ou non à quiconque n'en aurait jamais forcé

les frontières -, ces moments bienheureux naissaient dans les musées où les objets n'ont pas besoin de la parole, encore moins d'une parole étrangère, pour s'offrir à la vue. Il possédait, alors, un certain savoir ou l'impression de s'approprier un univers qui ne se refusait pas et qui établissait un dialogue paradoxal avec lui. Dialogue embryonnaire, dialogue adolescent, sinon enfantin, diraient les théoriciens; il les aurait laissés dire. Cette symbiose visuelle, de même que les livres allemands qu'il s'obligeait à lire - il y faisait des progrès, aussi lents fussent-ils -, arrivaient à le contenter et il n'aurait jamais eu l'idée de se livrer au troublant plaisir d'exagérer sa situation, d'empirer ses difficultés et d'en tirer, supposons-le en toute humilité, un roman où le minable héros n'arriverait pas à déchiffrer la plus banale des informations, ce qui le pousserait au suicide dès que le moindre éclat de lumière se serait allumé dans son esprit.

À Munich, il avait visité, se disait-il, six musées, vu deux films et assisté à un opéra. Il avait même songé, un soir, au restaurant, écrire un article, qui deviendrait un livre, sur l'omniprésence

de la peinture américaine qu'il n'avait pas cessé de découvrir en Allemagne de l'ouest, mais le lendemain, ses réflexions étaient devenues trop pointues ou trop *carrées* pour un ouvrage critique. Les ressemblances qu'il découvrait entre les oeuvres de Renoir et celles de Manet ou entre des Rubens et quelques Renoir, sinon chez Dürer et chez Goya, quitte à confondre des Goya avec les Greco de sa vie antérieure, valaient-elles la peine d'être tracées au crayon noir, au stylo, à la plume-fontaine... À d'autres moments, son esprit fatigué ou pervers osait percevoir que les descentes de Croix et surtout les nombreux Saint Sébastien des siècles passés offraient aux peintres des occasions rêvées de représenter des hommes nus. Souffrants. Érotiques.

On jugera plus respectueuse son évocation, sur un bout de papier, d'une célèbre église d'Autriche, bien que certains pourraient avoir l'audace de comparer au récit honteux d'un orgasme cette transformation de la *Wieskirche*, au milieu d'une plaine plus verte qu'il n'était possible, en un délirant bouquet rococo, inondé d'une lumière blanche aussi crue que le crépi extérieur, parsemée

d'une pluie de dorures et d'étoiles roses, jaunes ou bleues, en suspension ou en extase, encadrées, retenues par des colonnes qui là-haut, encore plus haut, supportaient une cathédrale invisible. On a aussi raconté qu'il aurait transfiguré le mystère et le site admirable du *Neuschwanstein* de Louis II de Bavière, en l'émanation d'une odeur scandaleuse, écoeurante de transpiration, imprégnée dans les dédales et les escaliers secrets du château. Et si on doutait encore de sa perversité fatiguée, j'ai gardé en réserve une élucubration qui le décrit à merveille. En visitant les salles de la *Glyptothek*, il s'est persuadé, à mesure qu'il se soumettait en esprit à ces corps de pierre, de marbre ou de bronze, que les sculptures en arrivaient à se confondre avec les murs et leurs zones d'ombre, et que lui seul, visiteur muet, se reproduisait à l'infini, disposé dans l'espace du musée à la façon des copies qui seraient alors disparues pour qu'il y prît place, entrât dans leur corps, dans leur jeu, tout comme il s'était aperçu qu'il entraît, toujours sans le comprendre, dans le jeu des autres, et tout comme il avait découvert, dans un film de Herzog, *Stroszek*, que l'incapacité du héros à s'exprimer en

anglais durant un voyage aux États-Unis, était le miroir parfait de son impossibilité à parler allemand, dans ces villes multiples qu'il s'était imposé de visiter, avant de retrouver ses trois meilleurs amis qui aimeraient le soir, avec lui, à Hydra, avant la nuit, fumer un cigare. Il en avait acheté une boîte, le jeudi, 14 juillet. Il pleuvait. C'était son dernier jour à München et, comme s'il avait perdu la tête, il s'était pris à regretter de ne plus aller à Paris. Mais le lendemain, il suivit le destin qu'il s'était tracé et prit l'avion pour Hannover.

Il ne parlait toujours pas l'allemand comme il l'aurait voulu, mais sa crainte de ne pouvoir y arriver, avait diminué. Il ne fallait rien précipiter; il trouverait le lieu, la ville, où sa langue se délierait. Il acceptait de s'ennuyer sans la mer au soleil. À force de ne pas devenir ce qu'il espérait, à force de rester ce qu'il était, là où il se trouvait, il se mettait au service du temps, se livrait à lui comme la proie se résout à devenir la victime de qui l'emporte.

Il a marché deux heures de temps dans Hannover, à la fin de l'après-midi. Nombre de bars

dont il avait cherché les noms, n'existaient plus ou s'appelaient autrement, à moins que le guide touristique fût déjà désuet. Il ne parlait à personne. À Paris, à qui aurait-il parlé ?

Le lendemain, il visitait de très beaux jardins; un jet d'eau; deux jets d'eau; une harmonie répétitive; il ne savait pas ce que lui rappelait le mot harmonie; il a repensé à Paris et au poème de Baudelaire, *Harmonie du soir*, mais il n'en savait plus que le titre. Le français de ses études valait-il mieux que l'allemand de ce voyage en presque désespérance ? Des musées, des librairies, des renseignements sur la Grèce. Irait-il à Mykonos, avant de retrouver les amis, pour arriver à Hydra avec un jeune amant, abordé sur une plage, connu depuis deux jours ? Serait-ce la meilleure façon de créer l'ambiance rêvée ou de tout jeter par terre, sinon à la mer ? Connaissez-vous ce vers de Théophile Gautier, *Ah! sans amour s'en aller sur la mer!* dont seul, me semble-t-il, Hector Berlioz aura su lire le profond désespoir ?

J'invente mon propre roman : Jean-Robert n'a jamais parlé de Berlioz ni de Gautier. Et le lecteur a sans doute remarqué que j'ai quelque difficulté

avec ce personnage. Un peu plus haut, il avait conçu l'idée de ne plus penser à Hydra, de ne pas aller à Hydra, d'ignorer Hydra et de passer le mois d'août à Mykonos avec un homme aussi libre que lui. Et, maintenant, il a repris l'idée de faire baver ses amis avec quelque grand danseur russe ou un jeune écrivain américain, ramassé dans les boîtes de Mykonos. Cet aveu me fera pardonner sans doute ces absurdités. Le pardon accordé, retournons à Hanovre.

Le soir du 26 juin, il assistait à une représentation du *Caligula*, de Camus. Il l'avait déjà lu dans l'original, mais n'y comprenait plus rien : une langue étrangère tuerait les premières mémoires d'une oeuvre. Ne plus traduire. Parler toutes les langues. Ne plus savoir comment parler sa langue, à force de la parler comme des allophones diraient l'entendre ou l'avoir entendue ?

Le roman de son éducation germanique devenait un florilège de petites pensées, jetées sur le pavé d'un écran ou sur une feuille de papier ligné.

Il n'est pas entré dans un restaurant, après *Caligula*, mais dans un bar où il n'y avait que deux

clients, souriants, et le plus jeune avait les mains enchaînées. Il n'avait su que faire; il n'en revenait pas; son peu de maîtrise de la langue allemande l'a peut-être empêché d'entrer dans le jeu de ce couple, à moins qu'il ait désapprouvé de telles pratiques. On raconte que ceux ou celles qui seraient tentés de s'y jeter tête baissée, sont souvent terrorisés qu'on le sache, et perdent les meilleures occasions du monde, de s'ensauvager ou de se déniaiser... Il a aussi rencontré Rudiger, une dizaine d'années plus jeune que lui, et ce jeune homme, en allemand ou en anglais, il ne le savait plus, lui a confié que depuis dix ans, il n'avait parlé que deux ou trois fois avec un autre client du bar. Comme il prenait le train pour Nuremberg, le lendemain, ils n'ont pas passé la nuit ensemble, mais il avait appris qu'il n'arrivait pas souvent à ses semblables de parler à un des leurs. C'était en 1977. Qu'en serait-il après l'épisode du SIDA, cinq ou six ans plus tard ?

Dans le train, il a remarqué les toits orangés ou rouges des villages que le chemin de fer traversait. Quand il y a trop à voir d'un trait architectural qu'on trouve particulier, intéressant, on ne sait pas

comment le décrire, on se tait, on le regarde encore. Il aimait ces toits de couleur. Quelques minutes plus tard ou des heures plus tard, cela dépend, il ne les voyait plus. Les toits avaient modifié le paysage, s'y étaient incrustés, et l'oeil n'arrivait plus à les détacher du pays traversé.

Un autre hôtel. Une autre chambre. Dormir un peu. Manger quelque part le repas du soir. Un Américain entre dans le bar, le *Stube*, avec une jeune femme. Il s'adressait à lui ou parlait tout seul, ce n'était pas clair. *All is fucked up, full of shit. My daddy...etc.* Dans ce monologue émouvant, où l'Américain rappelait son père, qui s'était battu en Allemagne, durant la dernière guerre, il a fini par entendre la voix de Henry Miller dans *Tropique du Cancer* ou *le Colosse de Marousi*, mais un Miller pessimiste. Et il a remarqué que la guerre, il n'y pensait plus depuis longtemps; les toits rouge-orangé l'avaient remplacée dans ses subtiles réflexions sur l'Allemagne de l'ouest.

Avant de rentrer, il a cherché un bar, dans le quartier de la gare, en vain, et s'est demandé si c'était une bonne idée de ne pas aller comme prévu

à Mykonos, avant d'arriver à Hydra. Après ou avant Berlin ? Il s'est endormi.

Le musée, *Kunst Museum*, était fermé. Il a visité, comme par habitude, les monuments historiques, le *Kaiserburg*, etc. Il a enregistré le nom de la rue où se trouvait le club, *Why not*. Il y est allé vers minuit. Il a bu quatre chopes de bière et parlé au moins à trois personnes qui semblaient *intéressées*, sans doute parce qu'il était un visage nouveau. Comme il était du genre à s'imaginer que son corps ou son visage n'avait rien à faire dans ce jeu d'illusions, de désirs et de déceptions, il espérait qu'un hasard de foule l'amènerait à converser avec le grand blond qui regardait de son côté. Et enfin, quelqu'un l'invita chez lui. Il a raconté tout ça dans une lettre à un ami ou sur une feuille de notes, et on peut imaginer que cet Erich l'a amené dans un autre bar, avec un Italien qui par la suite s'est éclipsé. Il s'est retrouvé dans le lit d'Erich, presque soûl; ils ont baragouiné en anglais n'importe quoi; ni l'un ni l'autre n'avaient l'envie de jouer au professeur de langue. Il a déjeuné chez Erich; ils ont passé chez l'ami italien, et on l'a ramené à son hôtel. Il n'a pas demandé leurs

adresses, et il trouvait la conversation trop difficile pour les inviter au restaurant, le soir même. Et il était trop fatigué, avait un mal de tête et prenait l'avion, le lendemain, pour Berlin. Il a admis, en regardant des gravures de Dürer, durant l'après-midi, au *Germanisches Museum*, qu'il n'était jamais content.

Durant ses quatre jours à Berlin, il n'avait rien écrit, pris aucune note, rempli aucune page de son journal. Arrivé un dimanche, il a dormi tout l'après-midi et dîné quelque part, le soir, très tard. Le lundi, des musées. Il espérait parler à quelqu'un, le soir, dans les bars; ils étaient vides. Le mardi, il a marché, mangé, acheté un billet pour un concert de la Philharmonique. Le mercredi, quelques heures à Berlin-est dans un groupe de touristes. Le jeudi, il décida d'aller à Mykonos, comme prévu. Y passer une semaine, pour faire le plein, comme il disait, avant d'affronter ses amis à Hydra.

Les affronter ? Mais pourquoi ? Il a renvoyé une idée pareille aux objets perdus. S'il était déçu d'être incapable de dire deux mots en allemand et risquait plus souvent qu'à son tour d'être un rabat-

joie, il serait toujours convaincu, ne serait-ce que dans son attitude et sa proverbiale ouverture d'esprit, que la Grèce était le pays idéal pour passer des vacances idéales.

Au lit, ce jeudi soir, il n'arrivait pas à dormir. Il ne cessait de penser à Berlin. Il crut à des souvenirs de films, qui se confondraient au déroulement des derniers jours. Il s'est rendormi, et se réveilla presque aussitôt. Le réveil-matin n'avait avancé que de dix ou quinze minutes, depuis qu'il s'était couché. Il sut alors qu'il avait passé quatre ou cinq jours à Berlin, sept ou huit ans auparavant.

Il ne dirait rien de ce troublant oubli aux amis d'Hydra. Il avait fait les mêmes choses, visité les mêmes lieux, à Berlin, en 1970 et en 1977.

LES HYDRES D'HYDRA ÉCLATENT

XIX

Le matin qui a suivi l'attitude cavalière et quelque peu brutale d'Arthur face à Aude et son enfant, Geneviève et lui, toujours les premiers levés, sont partis faire une longue promenade sur les « hauteurs » d'Hydra. JR irait donc seul à Mandraki et cette fois, à pied. Il en était ravi. Ne le comparez pas aux voyageurs quelquefois heureux dans les ballades de Schubert, elles n'y seraient pour rien. Il ne pensait plus à l'Allemagne. Une bonne heure de marche, chaque jour, au grand soleil, compenserait le résiné et l'ouzo, tout comme les vins, les alcools, et les repas trop riches des mois précédents. Et rien de mieux que la solitude, quand on est en groupe.

Le soir, le quatuor a rejoué la famille québécoise éclatée, mais soudée au foyer. Les murs de la villa, à peine éclairés par des bougies, semblaient n'attendre qu'un signe, pour s'ébranler et marcher sur eux, avec ce noir d'encre qui leur poussait dessus. Après le dîner, pour se dégourdir les jambes, comme on dit, ils sont retournés au port

pour un café. Un café grec, bien sûr. Aude les a repérés, et s'attabla avec eux. Sans l'enfant. Il était presque minuit. Et on était les meilleurs amis du monde! Ils parlaient de tout et de rien. Elle était seule à Hydra, depuis plusieurs mois. Elle devait s'ennuyer à mourir, pour s'intéresser à trois Québécois. Faute de Grecs, sans doute. Hélas! elle était tombée sur deux indifférents et ce fantasque graphiste, à la tête du département des Arts et de la Mode, qui jouait à l'adolescent incompris.

Ils sont remontés à la villa des faubourgs.

- Un peu triste, seule à Hydra, des mois durant, a dit Jean-Robert, pour dire quelque chose.

- C'est la vie, a répliqué Gauvain.

- Mais oui, a commenté Geneviève, d'un air qui disait tout, et rien.

C'était sa façon de discuter. Arthur restait silencieux. Les derniers escaliers, il les montait derrière eux. JR s'est retourné. La nuit noire. On ne voyait rien. Comme s'il n'y avait personne, et pourtant, il avait entendu le pas décidé d'Arthur. Serait-il redescendu la retrouver ? La veille, il avait eu beau la snober, ils savaient tous que, le soir de leur arrivée, il n'avait pas cessé de broder

avec elle sur leur moment Rothschild. Jean-Robert eut le pressentiment qu'un départ se préparait. Intuition d'écrivain qui serait confirmée, le lendemain, dans une conversation avec Gauvain. Ils n'étaient pourtant à Hydra que depuis cinq jours. Serait-il possible qu'ils ne soient bientôt que trois, sinon deux ? Cette journée lui était apparue, au matin, comme une heureuse *dérogation* aux habitudes de la villa, et elle s'érodait dans la nuit, se fissurait, s'engouffrait nulle part. Un peu étourdi, il a monté quatre à quatre une volée d'escaliers pour se rapprocher des autres. Arthur était avec eux, et il l'entendait dire qu'on ne savait pas vivre en société. Il fallait forcer, oui, forcer les portes d'Hydra, qui avait tout à offrir. Geneviève acquiesçait. Sur les hauteurs du village, ils avaient circulé le long des murets, entre des murs et des murailles. Au hasard des grilles d'entrée, ils avaient découvert des villas splendides, où vivaient des gens fabuleux qui au hasard d'une rencontre, le matin, sait-on jamais, dans une boulangerie, à la poste, à la pharmacie ou durant leurs promenades, ne pourraient pas ne pas désirer les connaître et enfin, les saluer, leur parler. C'était à prévoir, on

serait invité à un cinq à sept et tout finirait par un bain de minuit.

- Vous n'avez pas le coeur, mes amis, ni l'audace de percer la réserve de ces Hydriotes bien nantis. Ils sont peut-être trois fois plus intellectuels que vous, et encore plus gays!

Il partit d'un grand rire et Geneviève le réprimandait avec des *Onh!* de prudence, et les célibataires ont ri avec lui, sans trop de gaieté. Ils arrivaient à la porte du jardin. JR a frappé.

- Holà, les Hydriotes! Nous sommes là! Sortez, sinon on enfonce nos béliers dans vos murs.

Et ils entrèrent avec force rires, des bonnes nuits, des dormez bien et les *καληνύχτα* de JR qui osait, quelquefois, je crois l'avoir dit, ânonner son grec de manuel.

Et comme de juste, son siège était fait. S'il aimait marcher avec Arthur et Geneviève ou nager dans leur sillage, sans pour autant s'éloigner beaucoup du rivage, prouesses qu'il leur laissait volontiers, il n'avait pas le goût de les accompagner dans leurs recherches et escapades, pour découvrir les artistes ou les banquiers d'Hydra qui, sans doute par pitié, auraient la bonté

de rendre inoubliable leur été 1977. On avait précisé, l'hiver dernier, et je ne cesse de le répéter, que la vie serait des plus calmes, à moins de hasards. Pour le moment, le seul qu'ils avaient connu, et il avait fait long feu, c'était Aude et sa fille. Selon Gauvain, à qui il en avait glissé quelques mots, le lendemain - conversation dont je vous ai prévenu -, il en faudrait beaucoup, de ces impromptus, sinon les dissonances allaient s'amplifier. Et à son habitude, quand il a su que Gauvain partageait son sentiment, il a cherché à dédramatiser l'affaire. Il brodait sur du non-dit, ses craintes seraient de l'ordre d'impressions, sinon farcies d'inventions... Mais ils n'avaient encore rien entendu, ni l'un ni l'autre.

Le surlendemain, ils dînaient à la maison et le non-dit s'est engagé sur des chemins tortueux qui du moins ont eu la vertu, en repoussant au prochain tournant les récriminations les plus graves, d'empêcher que la discorde éclatât trop vite. Les Grecs firent d'abord de timides apparitions dans la conversation et peu à peu on a revu leurs allures nonchalantes, leurs airs de supériorité; ils n'étaient pas sortis de leurs complexes de nations asservies.

Peu importait le colonisateur ou le conquérant, peu importaient les siècles ou les années de servitude, le constat était définitif, ils n'étaient pas entrés dans le vingtième siècle.

- Mais ces belles villas que l'on devait forcer ? a demandé l'un des deux que l'on sait.

Elles étaient habitées par de faux Grecs, des Grecs américains qui croyaient revenir dans le pays de leurs aïeux, la Grèce de l'Indépendance, et l'autre des deux a cru intelligent d'énoncer une suggestion.

- Ce n'est pas, parce qu'on a vu quatre ou cinq serveurs se traîner les pieds et une ou deux employées de banque, à l'air revêche, qu'on les connaît, a-t-il suggéré.

- Ah! mais ça, mon cher, a rétorqué Arthur, il suffit de les comparer aux gens des mêmes métiers, qu'on connaît tous au Canada, depuis qu'on est haut comme ça, pour savoir qu'ils ne sont pas de notre monde...

- Pensez-en ce que vous voudrez, mais on est toujours les premiers, au Québec, à parler des airs fendants des autres, a reconnu humblement Jean-Robert.

Geneviève, qui s'épanouissait dans les parfums de la nuit et dans la douce hargne que permettent l'ivresse et les jours de chaleur torride, lui a glissé à l'oreille de ne pas s'en faire, qu'on parlait aussi de ses grandes crises..

- Et parlons-en, de cette chaleur! a commencé Arthur, de but en blanc.

Et ils ont parlé de presque tout, tous ensemble. Elle les faisait s'enterrer au fond des maisons, portes et fenêtres fermées, de peur de respirer un peu d'air frais. Et eux, les Québécois ? En hiver ? Ils s'encabanaient comme des pestiférés avec aux fenêtres des lumières de Noël mal fagotées, et de toute façon, ils n'aimaient ni les Français, ni les Américains, ni les Polonais, ni les Mexicains, et encore moins, les autres Québécois...

On n'a pas voulu répondre à des exagérations pareilles.

- JR, tu extrapoles, tu généralises!

Ça ne lui ressemblait pas. À moins que ce ne fût sa vraie nature... Ah! ça, mais oui, Jean-Robert le savait. Tous, un jour ou l'autre, l'avaient trouvé injuste dans sa façon de discuter. Il serait incapable d'accepter, et encore moins de comprendre un

point de vue différent du sien. Et quelqu'un, on ne savait plus qui c'était, tout en le sachant bien, lui a demandé s'il ne serait pas un peu bête, quelquefois.

- ...

Ils étaient là, autour de la table, tous les quatre, figés dans leurs postures nonchalantes, avec leurs peaux de plus en plus bronzées. Personne ne s'était levé depuis un bon quart d'heure, pour desservir la table, ranger le beurre, le fromage. Il y avait même un demi-litre de crème, le bec grand ouvert, qui n'y comprenait rien. Ils ont arrêté de parler, l'espace d'une ou deux minutes, qui ont paru beaucoup plus longues. Ils prenaient un peu de répit. Les chemins tortueux étaient devenus des autoroutes. Bien sûr, la discussion avait éclaté après de nombreux apéros et de multiples verres de cette retsina tant célébrée, mais une fois qu'on eût vidé de ses dernières gouttes l'urne de caoutchouc gris, JR émit l'idée qu'il ne serait pas mauvais, de temps en temps, de remplacer le vin résiné par de meilleurs crûs, une idée que rejeta aussitôt quelqu'un, parce que ça coûterait plus cher, et un autre quidam ajouta que ça ferait moins grec, quant

à être en Grèce. JR voulut clore la discussion, en admettant que de toute façon on n'en savait rien des vins grecs. Personne n'en avait entendu parler. C'était tout dire. La mèche se ralluma. On lui a rétorqué que les Grecs pouvaient faire de bons vins. Ils n'étaient pas plus bêtes que les Italiens ou les Siciliens...

- Ah! mais ça, il faut être à court d'arguments, qu'il a répondu du tac au tac, pour rameuter l'Italie et la Sicile.

Ce qui l'intéressait n'avait rien à faire avec les cépages grecs, mais défendre ces pauvres Grecs qui, selon certains, auraient envahi le Québec, le Canada et l'Amérique pour les exploiter et renvoyer dans la patrie leurs enfants et petits-enfants pour exploiter les touristes à leur tour, durant les mois d'été. Il n'en démordait pas. Il s'opposerait jusqu'à sa mort aux diktats d'Arthur qui, de plus en plus hargneux, parlait de plus en plus fort. Quant à Gauvain et à Geneviève, qui applaudissaient avec délectation aux plus énormes des constats sociaux et politiques du roi Arthur, il leur a rappelé qu'il y avait à peine une heure, on lui demandait de se calmer, d'arrêter de discuter,

de laisser les autres passer de belles vacances, eh! bien, si c'était ça leurs vacances de paradis, lui, il ne marchait pas. Il ne marchait plus! Il aimerait mieux partir, tout de go, et pour de bon! Ah! mais là, il dépassait les bornes. Les bornes de quoi, personne ne le savait. Ce serait son tour, au cher Jean-Robert.

- Ce l'est déjà, non ?

- Eh! bien, ce le sera encore plus.

Et Geneviève savait y faire. Le temps était venu, de lui dire son fait. Depuis deux jours que, lui, le petit Jos connaissant de la Grèce, les laissait excursionner tout seuls et s'isolait sur les plages de l'île, comme un grand dadais incapable d'être sociable... Il l'interrompit. Il abondait dans son sens. Elle avait raison. Il n'avait jamais prétendu être sociable. Il n'était pas habitué à vivre avec d'autres. Il n'y pouvait rien.

- Et qu'est-ce que cela te donnerait de plus, de m'avoir à vos trousses, toute la journée ? Pas grand chose.

Madame fut déçue. Elle ne détestait pas qu'il lui résistât; elle devait trouver autre chose. Elle lui reprocha de snober la pauvre Aude. Ah! ça, alors!

Il n'en revenait pas. C'était son mari - elle ne l'appelait jamais ainsi -, qui ne pouvait la sentir. Ah! non, a prétendu Arthur, l'époux de madame. Il serait l'homme le plus heureux du monde de la voir et la revoir, la belle Aude, à tous les soirs, s'il le fallait. Alors, comme de juste, on a voulu savoir pourquoi il lui battait froid. Pour ne pas embêter les gays!

- Avec qui on a eu la mauvaise idée de passer un mois en Grèce!

Joli pavé dans la mare, que venait de lancer l'ami Arthur, le maître après Dieu dans le département des Arts et de la Mode. Le mois de mai précédent, il aurait été dans l'obligation de remercier JR de ses services, ce que les collègues avaient interprété comme un congédiement *larvé*. Qui en était responsable ? JR n'en savait rien. Ça ne l'avait pas surpris pour autant, cette comédie *larvée*. Il avait appris comme tous ceux de la *congrégation* à prendre comme un grain de sel, ce genre de pavés qu'on apprenait en prenant une bière avec les collègues. Cette nuit-là, ce ne fut qu'une seconde ou deux de profond silence. Geneviève, pas malheureuse pour un sou, a cru l'heure venue de

faire diversion à son tour. Quand les oiseaux comme elle montent sur leurs grands chevaux, l'agressivité qu'elles reprochent aux hommes, est tout aussi forte dans leur tête et encore plus méprisante, et cela depuis des millénaires. Mieux vaut ne pas se trouver sur leur route ou sous leurs allusions perfides. Elle lui a lancé que lui-même déplorait que les Grecs n'aient pas une once d'empathie pour ses efforts, quand il essayait de parler grec... Elle n'avait pas terminé sa phrase, qu'Arthur et le traître Gauvain ajoutèrent dans un ensemble qui ferait croire qu'ils étaient de même nature, des mots qui faisaient mouche et risquaient de terrasser leur adversaire, ce pauvre JR, qui aurait parlé si mal τὰ ἑλληνικά, que les Grecs pensaient qu'il parlait turc! Il les a regardés, incrédule. Allait-il se défendre en accusant la méthode *Assimil* de lui faire parler un grec des temps préhistoriques ? Non pas. L'homme des cavernes commença à poindre sous son vernis égalitaire et accusa ses faux amis de tout niveler par le bas, de se croire indispensables à son bonheur. On ne pourrait pas monter bien haut avec des gens comme eux!

- Vous pensez au ras des pâquerettes et ne rêvez qu'à la fesse de jambon des beaux dimanches du Québec! Avec plein de mayonnaise...

Quand tout à coup un long hululement, une plainte tragique, des cris désespérés qui auraient empli les théâtres d'Épidaure et d'Éphèse confondus, se sont répercutés dans la nuit! Ce devait être du grec. Personne n'a eu la muflerie d'en demander la traduction au pseudo helléniste. La femme hurlait, lançait des sons, des mots barbares qui portaient comme des jurons. On leur avait parlé de la folle qui, certaines nuits de nouvelle lune, le ciel à son plus noir, criait sa haine pour son époux qui depuis des années croupissait aux Enfers. Après un long silence, Jean-Robert prétendit qu'elle l'avait tué d'un coup de hache. Comme jadis, Clytemnestre, qui avait achevé Agamemnon.

- Qui t'a dit qu'elle avait pris une hache ?

C'était la question mythologique de l'ami Gauvain. Le silence perdurait. Geneviève, la douce Geneviève, persifla qu'elle n'aimait pas les peuples qui laissent traîner des haches dans les chambres à coucher. Son époux rit d'un grand rire sonore et, ravi, leva son verre... Il était vide. Il ne

restait plus de vin. JR répliqua que d'autres nations colonisées passaient leur vie dans des camps de bûcherons. Arthur, enragé, ne fit ni une ni deux, se dressa, prit une assiette et la lança sur les pierres de la terrasse. Elle éclata en mille morceaux. À son tour, JR se dressa comme un ressort. Il lui tendit les bras et lui concéda, admiratif, sans doute pour en finir, qu'il les avait lancées comme un Grec! Décontenancé, l'autre voulut répondre et pourtant s'avança, bras tendus vers son nouveau partisan, quand la folle d'Hydra jeta un cri plus aigu, un cri qu'on n'avait jamais entendu. Un éclair zébra le ciel, plus haut, à l'est, dans des roulements de tonnerre. Elle commandait aux Enfers et à la terre. ΠΕΡΙΜΕΝΕ!

JR figea sur place. Arthur baissa les bras, Geneviève se jeta sur les deux héros grecs, les serra contre elle et Gauvain a remarqué avec le plus grand calme qu'il avait entendu ce mot dans la rue, quand les mères disputent leurs enfants.

- Elle dit d'attendre, a traduit qui nous savons. Il s'est retiré des embrassements de Geneviève qui, elle, d'une voix résignée mais presque âcre, a

laissé tomber que cette folle n'avait dit d'attendre à personne.

- Elle nous l'a ordonné sous peine de mort, a rajouté on ne sait plus qui.

- Ce n'est pas à nous, qu'elle parlait, a murmuré Arthur, en ramassant les morceaux de vaisselle.

Il s'est mis à pleuvoir.

- Il faudrait se mettre nu, a dit Gauvain.

- On devrait aller à la mer, s'écria Geneviève. À Kamini! Allons à Kamini! C'est à cinq minutes.

On s'est précipité sur les cordes à linge. On s'arrachait les maillots de bain, les serviettes. Ce fut une course vers la plage de Kaminia, et ils se sont baignés dans les calmes tombeaux de la mer. La folle ne cria plus. La pluie n'a duré qu'un moment. Aude les a rejoints. Arthur était ravi. Avec Geneviève, ils ont improvisé un concours de nage. Un caïque était amarré à son ancre, au milieu de la petite baie. Qui l'atteindra le premier ?

- Je serai la première, disent les deux femmes.

Gauvain et Jean-Robert, sur la plage, s'essuient avec leurs serviettes, l'air un peu gauche. Ils leur crient bonne nuit. On ne les entend pas. Comme deux grands garçons, ils remontent à la villa.

LES RENSEIGNEMENTS DE SÉCURITÉ

XX

Retrouver l'odeur d'Athènes, marcher dans le Jardin national, boire deux ouzos, sinon trois, à une terrasse de la place *Syntagma* et une bouteille de vin rouge à la *Plaka*. S'enivrer tout seul au milieu de couples, dans un restaurant où il y avait plus de musiciens que de clients.

Le lendemain, 23 juillet, JR débarquait à Mykonos, l'île où il avait connu de brèves amours quatre et six ans auparavant. Il y revenait avec l'espoir mauvais, tenu secret depuis longtemps, de rencontrer une perfection qu'il inviterait à Hydra pour une semaine ou deux. Jalousie aussi assurée que démentie, de la part de l'autre célibataire du groupe, mais l'ambiance s'en trouverait, comment dire, plus ouverte, sinon plus *nombreuse*... Il aurait donc renvoyé aux calendes grecques l'idée saugrenue de passer à Mykonos ou ailleurs tout le mois d'août avec ce corps parfait.

Le dimanche, il faisait beau. Beaucoup de vent. Un temps qu'il aimait. Le même autobus d'autrefois, bondé de jeunes gens à demi nus, de

paniers, de chapeaux et de boîtes sur les genoux de trois ou quatre personnes âgées et, parmi eux, deux ou trois jeunes Grecs à l'air blasé mais à l'affût de toute jeune fille qui rêverait d'épouser quelque Pâris ou Apollon, et tout ce beau monde jusqu'à *Plati Ialos*, la plage où il était mauvais genre de s'allonger ou de s'y baigner, mais où il était de rigueur pour un jeune homme averti, de se rendre par la mer jusqu'à *Paradise Beach*, plus au sud. Quand il a sauté du caïque sur la plage, il aperçut, qui venait à sa rencontre avec un air de défi, un garçon de 19 ou 20 ans, flambant nu. Il l'avait remarqué une ou deux fois dans une rue, près de son collègue. Ils s'étaient peut-être déjà salués, mais il ne savait rien de lui, et n'aurait jamais imaginé le retrouver en Grèce. Si par la suite le jeune avait perdu de sa morgue et se montrait plus embarrassé qu'il n'aurait aimé le laisser paraître, la plage nudiste, à la fin de l'après-midi, avait créé l'atmosphère voulue pour qu'ils en aient appris assez l'un sur l'autre. On aurait cru de grands copains qui ne s'étaient pas vus depuis six mois. Il s'appelait Jean -Christophe et campait dans les dunes, en haut de la plage. Il ne se baignait pas.

Comme s'il craignait ou refusait la mer, cette mer Égée où le corps, professait Jean-Robert, en arrivait à se dissoudre, devenir une peau légère et souple, entourée de soie et d'huile... Quand il en est ressorti une dernière fois, toujours un peu plus triomphant, il décida de l'inviter à dîner au village. Il connaissait un sentier secret, inconnu des touristes qui retournent en caïques. Un Italien, quatre ans plus tôt, avec un groupe de Français et d'Américains, lui avait fait découvrir ce raccourci. Il en gardait un souvenir ébloui. Du sommet des collines qui dominant la baie de Mykonos, ils avaient assisté à un coucher de soleil sanglant, et renversant. Quand Jean -Christophe verrait la mer s'étendre à ses pieds dans un ciel en flammes, il serait content d'avoir tenu le coup à travers garrigues et chemins pierreux. Il en oublierait le coup de soleil, qui le rendait fiévreux. Mais JR n'a pas retrouvé l'endroit magique; il s'était trompé de direction ou de chemin. Le soleil était déjà couché. Il en restait quelques lueurs, là-bas, à l'horizon, et le jour s'est engouffré dans la nuit.

Ils ont du moins rejoint les moulins à vent, ceux des cartes postales. Ils ont bu un ouzo sur le port.

Tout allait mieux. Ils se sont arrêtés quelque part pour manger. Ce n'était pas bon. Il ne savait plus où se trouvaient les bons restaurants; il en connaissait, pourtant. Mykonos avait changé à un rythme effarant. C'étaient les mêmes ruelles, les mêmes maisons, les mêmes pavés, mais il ne s'y reconnaissait plus. Sa mémoire de l'île blanche et bleue était plus que moribonde. Ses souvenirs se traînaient en lambeaux. Des images plus vives traversèrent son esprit, quand il aperçut le visage d'un vieil homme, assis au même endroit qu'il y avait trois, ou plutôt quatre ans, il lui est revenu avec précision qu'après ce mur, s'ouvrait un carrefour.

Sa chambre était située assez loin du village, dans une pension bordée par un marais et des plantes qui regorgeaient de moustiques. Le plafonnier allumé, c'était la jungle! Par bonheur, et c'était fréquent à Mykonos, le courant électrique a été coupé. On ne voyait plus rien, on ne se voyait plus, et les moustiques avaient disparu. Mais l'insolation de Jean-Christophe persistait. Pour calmer ses brûlures, il l'a enduit d'une crème *Après-soleil*; c'est tout ce qu'il avait. Le garçon

était étendu, long corps maigre, sur l'un des deux lits étroits. Il arrive, ainsi, qu'on dorme non loin d'un corps désiré, qui n'a aucune envie du vôtre et préfère évoquer, du bout des lèvres, une amitié fraternelle. Une fois endormi, cela n'existe plus. Le lendemain, si durant son sommeil l'attrait physique avait disparu et qu'il se demandait ce qu'il lui trouvait, le plaisir a perduré de passer quelques jours avec un garçon qui savait parler et peupler sa solitude, après ces semaines où il n'avait presque jamais osé s'adresser à des jeunes hommes. La parole arrange bien les choses, quelquefois. Il faisait encore beau. Ils étaient retournés à la plage. Il ventait, et je le redis à la façon du temps qui répétait ses merveilles, c'était le temps qu'il aimait.

Deux jours plus tard, il faisait encore beau. Le vent était tombé. La mer était calme. On garde le souvenir du vent, sous sa peau, dans sa tête. Dans la lumière du matin, à travers les rues du village, comme au milieu des carrefours, la blancheur des murs contre la douceur du ciel bleu est éclatante et soyeuse à la fois, avant que le soleil du midi, implacable, se joue de votre ennui et vous cloue,

vous semble-t-il, au paradis des sens, assomme votre esprit, pour vous préparer à la douceur du soir et à l'oubli de la nuit.

Après le repas du soir, il l'avait reconduit au port, sans attendre avec lui le bateau qui vers minuit devait le ramener au Pirée. Il est rentré dans son marais, un peu *retourné*. L'ordre régnait à nouveau dans sa vie, même s'il était étonné d'être seul, tout en ne voulant pas revoir ce fonctionnaire canadien qui leur avait imposé sa présence à la terrasse où ils s'étaient arrêtés, avant de rentrer dormir. Cet homme était d'un calme affolant; il posait des questions et, sans écouter la réponse, la donnait aussitôt, très étudiée, très lente. Il avait expliqué comment, lui aussi, il avait rencontré Jean-Christophe à la plage des nudistes. Il savait même que le jeune repartirait le lendemain. Jean-Robert s'était méfié, quand il avait voulu savoir la date de son retour au pays. Il avait répondu qu'il retournait en Allemagne de l'ouest.

- Ah! oui! Pour combien de temps ? Un autre séjour ?

Notre grand voyageur s'était rebiffé, et s'était levé de table. On voulait se réveiller tôt, le

lendemain. Jean-Christophe avait baissé la tête, et n'avait rien dit. On s'était à peine souhaité bonne nuit.

Les jours suivants, à chaque fois, qu'il le voyait poindre au bout d'une rue, ou dans un caïque, il l'ignorait, faisait tout et n'importe quoi pour ne pas le croiser. Il attendait qu'il ait disparu pour continuer son chemin. Cette histoire l'avait préoccupé quelque temps. Était-il le mentor de Jean-Christophe ? Et qui payait le voyage en Grèce de ce garçon, qui ne connaissait rien à la vie de plage et trouvait presque naturel de se laisser brûler au soleil ? C'en était trop. Il avait d'autres chats à fouetter. Durant le reste de son séjour à Mykonos, il n'y pensa plus.

LE COLLIER DE PERLES

XXI

Le lendemain de la *Folle périménétique*, Jean-Robert faisait sa gym au pied de son lit. En t-shirt rouge et short blanc, il exécutait avec ferveur ses exercices, tenait à jour dans sa tête le décompte de ses mouvements et en sous-texte examinait sa conscience. Il ne croyait pas nuire à ses congénères. Il corrigea cette demi-vérité. Il ne cherchait pas à leur nuire de façon délibérée. Ne pas avoir le coeur aux excursions, n'était pas un crime et faire des aller-retour de la plage à la mer, sous un soleil de plomb, n'avait rien de schizophrène. Même la folle d'Hydra lui interdisait d'aller voir ailleurs!

Il s'est donc retrouvé seul, à la plage de Mandraki. Il eut tout à coup la certitude qu'au moment où des cris désespérés leur avaient glacé les sangs, arraché la conscience aux heures de la nuit, jeté l'esprit dans l'étonnement et le désarroi, c'était alors qu'ils avaient vécu en accord avec le temps. Ils ne pensaient plus au temps qu'il faisait. Ils étaient incorporés au temps, ne le sentaient plus

passer. Lamartine, quand il écrivait, *Ô Temps, suspends ton vol...*, aurait eu au contraire conscience de sa fuite, m'opposerait sans doute un quidam. Quelle idée, quelle illumination est la plus juste ? Un autre s'impatienterait et m'accuserait d'écrire pareil galimatias, pour la simple raison que JR se retrouvait seul à Mandraki, et que je ne savais pas à quoi il pourrait penser, ni quoi lui faire dire!

On pourrait noter qu'il avait terminé *Narziss und Goldmund*, commencé depuis Westerland, dans l'île de Sylt, et se demander si les livres allemands qu'il lisait à la plage, avaient empiré ou non les frictions, les tensions que, la veille, ils avaient vécues, ou provoqué de façon souterraine les accusations qu'on lui avait lancées par la tête. Il ne se conformait pas, en effet, au moule *social* ou plus *civilisé* que d'aucuns s'attendraient d'un être humain qui les avait encouragés à s'abandonner à l'atmosphère plus relaxe d'un été grec. Ses amis seraient-ils réfractaires, alors, à une liberté presque affolante, sous le soleil, près de la mer, où l'individu ne saurait demander ou imposer à quiconque ce qu'il devrait faire pour lui ou pour

elle ? Le soleil, et la mer, comme de juste, lui ont refusé de le savoir, et il a cessé d'y penser.

Cependant, il n'a pas arrêté d'y songer. Je le sais, parce que je pense souvent comme lui. Se retrouver marginal, à la lisière d'une respectabilité convenue, nourrissait sa crainte d'avoir peiné des gens qui avaient tout l'air de se découvrir méprisés, et même détestés, par un ami avec qui ils auraient voulu passer de si belles heures. Il décida, alors, de refouler son animosité et entreprit de se faire pardonner.

Le lendemain, avec Arthur, il partit à l'aventure. Depuis leur arrivée à Hydra, Gauvain et lui avaient peut-être cru, en crétins intellos, et naïfs, qu'il suffisait de transplanter un être humain en Grèce, pour qu'il ne jure que par elle. Leur univers presque fermé à double tour d'hommes solitaires, en plus de leurs moeurs particulières, les coupait souvent du monde normal. Il fallait y mettre bon ordre ou du moins tenter de modifier la trajectoire du Destin. Jean-Robert, qui ne voulait plus y penser, avait décidé durant la nuit de s'aventurer de bon matin avec Arthur, vers l'ouest de l'île, à

l'opposé de la plage de galets. C'était le lundi, 8 août.

Ils ont passé par Kaminia (ou Kamini, si on préfère) et ils ont marché environ une heure, en longeant la mer, en taisant leurs folies nocturnes, jusqu'à Vlichos, un village de pêcheurs, où ils ont mangé une χωριάτικη, une salade du pays, appelée comme chacun sait une salade grecque. Ils avaient l'esprit serein, comme ces *vendredis-midis*, dans un bistro, à Montréal, après une semaine de cours.

Au retour, heureux et presque convaincu d'avoir répandu le bonheur autour de lui, il s'est replongé, qu'on y vît du snobisme ou non, dans les *Souffrances du Jeune Werther*, jusqu'au moment où les dieux qui les avaient conduits dans la fournaise d'Hydra, leur édictèrent de préparer en chœur, pour le dîner, une soupe de poisson. Que ce fût grâce au vin ou, après la tombée de la nuit, aux parfums plus pénétrants, aux odeurs plus fortes autour d'eux, il était indéniable que ces repas étaient agréables, sinon même des moments de bonheur. S'ils tournaient au vinaigre, c'était l'oeuvre des dieux, un présage de leur vengeance décidée depuis des temps immémoriaux, et

rappelons que cet oracle muet était en marche. Un jour ou l'autre, elle ne tomberait pas sur les Rothschild, mais sur leurs têtes d'ânes bâtés.

Le lendemain, étendu sur les galets de Mandraki, il aperçut du coin de l'oeil, à sa gauche, tout au loin, du côté d'Hydra, au grand tournant de la route, Geneviève et Arthur qui venaient le retrouver. Tous les trois, ils ont déjeuné de concert au bouiboui de la plage et le soir, ils ont dîné tous les quatre dans un restaurant où chacun, sans le dire à quiconque, se persuadait de participer à la *dolce vita* de ces habitués qui passent leurs étés là-haut, dans les collines du village. Ça se voyait à la façon dont les serveurs et les patrons les saluaient, leur parlaient; ça se subodorait dans les eaux de toilette dont les effluves se mêlaient aux odeurs de thym et d'origan apportées par le vent; et ça crevait les yeux, que les bijoux, les parures et les coiffures n'étaient pas du toc. Leur snobisme... ? Mais non, leur bonheur de vivre s'épanouissait comme une fleur. Gauvain avec son affectation, si naturelle, faisait l'indifférent et Geneviève, rassurée d'avoir pensé à porter son collier de perles, souriait de plaisir à voir Arthur dans son

élément, un cadre de vie qui les sortait des lourdeurs et des morales étroites des grands chantiers pédagogiques. Et lui, le maître de cette nuit d'été, méprisait tout ce beau monde.

LIVRÉ À HYDRA PIEDS ET POINGS LIÉS

XXII

Au matin, dans l'île de Mykonos, le temps était aussi calme et beau que la veille. Le soir, JR a dîné *Chez Maria*, avec des Grecs, un Australien, une Sud-Africaine et un Néo-Zélandais. Il ne s'y passa rien. Il a maquillé, brouillé sa déception en osant pour la première fois de sa vie danser seul, comme ces jeunes fous autour de lui, dans la discothèque *Chez Billy's*.

Le lendemain, jeudi, le 28 juillet, à deux jours de commencer ses vacances à Hydra avec ses meilleurs amis au monde, il ne savait toujours que dissenter sur le beau temps qui durait et le vent qui peu à peu reprenait des forces. Il ferait peut-être, un jour, l'histoire de ces vents qui soufflaient à ses oreilles, contre ses yeux, tout autour de sa tête, au travers de ses cheveux et, tout à coup, c'étaient leurs accalmies qui prouvaient, comme par l'absurde, que la Nature avait créé les baumes de la mer et du soleil pour aimer et servir les humains, leur corps et leur esprit... Cela sonne comme les
r é p o n s e s a u x q u e s t i o n s d u

catéchisme catholique : Qui est le créateur du monde ? Pourquoi Dieu vous a-t-il créé ?

Avec le vent, s'égrenaient les plages, les bars et les corps d'homme. Une incantation, un chapelet, une habitude, un travail quotidien. Au restaurant de la plage, il a échangé quelques mots avec un Allemand et, le *Spiegel* en main, s'est entretenu avec un autre, tous les deux allongés sur le sable.

Il n'avait jamais nagé aussi loin, ce jour-là. En sortant de l'eau, il a ressenti ses membres et ses yeux en osmose avec la mer, la plage, le ciel et le vent. Il s'est rappelé qu'il avait déjà voulu s'arrêter et se fondre à l'espace, la seule issue possible pour continuer à vivre. Il était ancré dans le temps; il bougeait avec l'instant, là où il n'existe qu'une tension imperceptible. Cela s'inventerait-il ? C'était la mer et la Vérité.

J'y mêlerais un grain de vérité sociologique, sinon historique. On se lève vers les neuf heures. Petit déjeuner sur le port, *Chez Γιώργος*, un café terrasse presque obligatoire, le matin, pour tout gay qui se respecte et qui, la veille, a fait une rencontre. Le miel, les toasts et le café y sont meilleurs qu'ailleurs, surtout quand le vent arrache

des paquets de lumière au ras de la mer, les fait rouler jusqu'à leur table et les lance à leur visage.

On se donne rendez-vous le soir même, au village. Passé minuit, on lui offre, à l'autre, de coucher ensemble encore une fois, mais il préfère prendre un taxi. Il cherchera peut-être quelqu'un d'autre. Fin habituelle, et presque pacifiante, de telles rencontres. Serait-ce le calme avant la tempête des amours tues et des amitiés jalouses ? Avant la *gestation* des conflits larvés, le désir d'être reconnu à sa juste valeur, d'entrer dans les villas modernes de ces mondes antiques, face aux désirs acharnés de ces vieux et jeunes esprits qui n'obéissent qu'à l'aiguillon de leur passion charnelle en se conformant à des rituels que l'on croit ancrés dans sa nature, rituels qui sont à peine séculaires, quand on s'offre aux brûlures du soleil pour retrouver quelque beauté et réparer des ans l'irréparable outrage. Des phrases qu'on lit sans y comprendre goutte, et on se demande ce qui s'est passé à Mykonos, ces deux ou trois derniers jours. Jean-Robert n'a pas su voir autour de lui et choisir en homme libre celui qui saurait comme lui vibrer, au détriment du monde entier, à des rêves

imaginaires de liberté, et passer avec lui les plus belles et amoureuses vacances dans une autre île grecque, et pourquoi pas à Mykonos... Il ne s'y était rien passé.

Faudrait-il mépriser la vanité de rencontres fortuites qui répondent aux appétits du corps, quand les amitiés durables sont plus souvent qu'autrement formées elles aussi de brèves hypocrisies, d'impossibles aveux, de mépris dissimulés en louanges enfouies sous de longs silences qui nourrissent les affronts qu'on aimerait faire bientôt à ses grands amis, jusqu'au jour où l'on se fera des adieux larmoyants.

Encore à Mykonos, j'écris, je parle, je surfe sur la grande débâcle de ces vacances à Hydra, dont ils parleront pendant des années. Elles auraient été les meilleures qu'ils aient jamais connues.

LA BOUGIE

XXIII

La vie affriolante d'Hydra atteignit son sommet chez Philippos ou Douskos - qui aurait osé ou pensé demander le nom exact à ce Douskos ou Philippos -, quand le chef, lors de leur deuxième apparition, les a gratifiés de la gestuelle théâtrale qu'il réservait au service d'un plat de poisson mirobolant. Ils eurent dès lors toutes les raisons du monde d'adopter la terrasse de ce restaurant, qui faisait de ce petit carrefour, dans la première rue après le port, l'égal de la place Vendôme ou de la place Saint-Marc. Ils n'étaient plus sous la coupe de la folle hydriote. Qu'elle fût messagère des dieux ou non, elle n'avait d'ailleurs jamais eu d'importance.

Ce même soir, sur la jetée, ils ont croisé Aude et sa fille. Sans commentaire. Sauf que Jean-Robert eut l'impression d'être l'objet de ses avances. Des avances prudentes qui lui rappelèrent le fonctionnaire cauteleux de Mykonos. Il écarta d'un revers de l'esprit cette idée malheureuse, et fautive selon Geneviève. De toute façon on ne voulait rien

savoir de sa vie privée. Gauvain, d'un trait d'esprit savoureux, raya de leur communauté hydriote les aventures de JR, en les qualifiant de péchés solitaires.

Revenons à mes prudences de calendrier qui, elles, se bornent à des faits vérifiables, comme cette date du mercredi, 10 août 1977. Branle-bas dans la villa. Gauvain se joignait à la trinité des *island-trotters*. Il gravirait avec eux les montagnes qui prolongent les hauteurs d'Hydra, visiterait deux monastères, avec la promesse qu'il apercevrait peut-être, ô Joie! le versant sud de l'île, qui donne sur le large. Ils se sont mis en marche avec quelques provisions de bouche (le vieux style), vers les huit heures. Ces pics, ils les ont atteints durant une longue ascension qui leur serait salutaire pour un jour ou deux.

Quand on pénétrait dans les murs des monastères, des moines ou des moniales recouvraient de serviettes ou de morceaux de coton blanc les jambes, les épaules et les bras nus des pèlerins et, à la sortie, un verre d'eau les attendait, avec de la limonade et des loukoums, près d'une assiette de cuivre verdissant où dormaient quelques

drachmes. Y a-t-il dans le monde grec des maisons consacrées, qui ne soient sans eau, ni citron, ni loukoum, sans ces turqueries qui prolongent l'occupation politique des pachas dans la Grèce des héros et des martyrs orthodoxes ? Il n'empêche que ces traditions amènent visiteurs et voyageurs à se remémorer leur vie antérieure, en habit de pénitent, en train de franchir des chaînes de montagne, de naviguer des mois entiers et de mériter, enfin, d'être rassasiés d'un peu d'eau et de sucre, pour continuer leur vie terrestre et, qui sait ? se métamorphoser peu à peu en pur esprit à l'approche de la mort, tout comme la cire des cierges subit l'épreuve du feu avant de se couler dans le néant ou de se réincarner en cierge pascal...

L'écriture de cette comparaison m'a causé d'énormes difficultés et risque d'être rejetée comme loufoque, mais elle eut l'avantage de rappeler à mon religieux souvenir la bougie allumée, placée sur la petite table à l'entrée ou la sortie des monastères, près de l'assiette de bronze. Jean-Robert, lui, se serait souvenu de la bougie qu'il avait allumée avec Jean-Christophe, à Mykonos, quand l'ampoule nue s'était éteinte, au

plafond de la chambre; le long corps maigre du jeune homme était devenu plus vivant, plus présent, sous les mouvements soudains de la flamme. Le macabre fonctionnaire était allé jusqu'à leur dire, le lendemain, à la terrasse du café, sans qu'on sût où il avait pris cette idée, que Mykonos devait prendre une toute autre allure à la lumière des bougies, dans les temps anciens qui n'étaient pas si lointains, où l'on ne connaissait pas l'électricité. Ce fut peut-être la seule fois où cet homme n'avait pas posé de question.

Dans les murs des monastères, *les siècles et les siècles* fragiles de cette flamme ne durent eux aussi que le temps d'un malaise et fondent, s'évaporent sous les ardeurs du soleil, en pleine montagne, au milieu des notes aiguës, aux enflures saccadées, friables, obsessionnelles des cigales. Qui s'arrêtent tout à coup. Les aurait-on importunées ? À moins qu'on ne s'aperçoive qu'elles étaient assommantes Et elles recommencent. Ça ne finira jamais, sinon quand ils seront au bord de la mer, où Jean-Robert découvrira que son obsession du temps s'était ranimée, sinon aggravée. Le temps exigeait un oubli de soi, et qu'on s'arrête à l'unique

sensation de sa présence amoureuse, un gouffre ouvert qui nous poursuit, dirait-il, le soir même, chez Douskos ou Philippos.

MAIS JR PRENAIT DES NOTES

XXIV

À sept heures du matin, le lendemain, en compagnie d'Arthur, il prenait un *hydrofoil* pour Athènes. Quelques jours auparavant, il avait accepté par échange de téléphones et télégrammes de donner des cours à l'université X. Il devait se présenter, le 29 août, et donc, devancer son départ d'Hydra. De son côté, Arthur restait muet sur les raisons de son voyage. Il accompagnait Jean-Robert, et cela suffisait par les temps qui couraient. Et c'était une occasion, sur un bateau, en cabotant d'un port à l'autre, de mieux comprendre le passage du temps. On s'en approche, on s'en éloigne; l'on passe, on est passé, comme le temps qui disparaît d'une minute à l'autre, et JR prenait des notes, assis par terre, faute de siège libre. Ils ont débarqué au Pirée, une heure plus tard, et sont partis chacun de son côté. Le futur chargé de cours a dû faire le tour de cinq compagnies d'aviation, avant de trouver une place, avec un transit à Paris, sur un avion des Japan Air Lines; cette précision discrédite le gouffre du

temps, qui se serait enamouré de sa personne, et table au contraire pour le réalisme. Ils se sont retrouvés au Pirée vers 14h00, pour déjeuner.

Revenus dans l'île, ils sont montés à la villa, avant de redescendre se baigner à Kamini. Le soir, tous les quatre ont dîné de viandes froides qui ont jeté un froid étrange sur la nuit qui commençait. Allez savoir ce qui se passait dans les intestins du destin, quand Geneviève avait proposé, au retour de la plage, de *manger froid*. Qui aurait voulu se venger de qui que ce soit, quand tout se passait de mieux en mieux. Ainsi, le moindre accroc à leurs habitudes prenait un air miraculeux. Cet aller-retour Hydra-Athènes avait accéléré le passage du temps et le lendemain, pour la première fois en douze jours, Gauvain avait quitté son manuscrit critique en gestation et les avait rejoints à Mandraki pour le lunch. La veille, Geneviève, encore elle, et seule avec lui, avait dû plaider la cause de la plage, de la mer et d'Arthur. Qu'est-ce qu'elle voulait *manger froid*, le soir même ?

LE TITRE DU ROMAN EST PERDU

XXV

Une série de faits plus ou moins anodins se sont ainsi succédé, qui ont concouru à détendre l'atmosphère. Le samedi, ils ont préparé en quatuor un plat de boeuf au vin rouge. Le dimanche, petite variation, JR a déjeuné à la maison avec Gauvain, avant de se rendre à la plage. De plus en plus, d'ailleurs, au lieu de prendre le caïque, il marchait d'Hydra à Mandraki. Le soir, vigile de l'Assomption, une procession dans les rues du village les a renvoyés, mais sur un mode majeur et festif, à leur statut d'étranger. La rencontre d'Aude et de sa fille, accompagnées d'une amie, y ajouta un bémol. Elles ne les ont pas laissés d'un pouce jusque chez Douskos, où ils ont dû manger ensemble. À la suite, sur une terrasse du port, une discussion sur le féminisme s'est envenimée, et Arthur quitta l'assemblée des femmes et des gays. Comme souvent, sinon toujours, c'est venu de nulle part, et nul ne s'en est souvenu.

Le lendemain, le hasard cherche à favoriser Aude et son amie, Céline, quand JR, au lieu de passer par la route, revient de la plage par le caïque, qui accoste en plein centre du port. Il n'a pas fait trois pas que la fille de dix ans lui court après. On l'appelait, lui dit-elle. Céline et sa mère sont là, quelque part, il ne sait pas trop où. De toute façon sa pensée ne fait qu'un tour et il répond qu'il ne les a pas entendues, que c'est dommage, il doit prendre une douche. À leur audace ou leur ténacité, répond sa muflerie ou sa prudente indifférence. Mais il ne s'en tirera pas pour autant. Après le dîner chez Philippos, Philippos ou Douskos, Aude, sans sa fille, les relance sur une terrasse. Ils lèvent le camp, en lui souhaitant bonne nuit.

Pour eux, c'était devenu un jeu. On ne voulait pas qu'elle rende Arthur de mauvaise humeur, et encore moins lui donner de faux espoirs. Il restait, cependant, un cas de figure. Les avait-on vus, oui ou non, Arthur, Aude et Geneviève, nager à qui mieux mieux dans la baie de Kaminia, le soir de la Folle ? Ne se seraient-ils pas entendus, s'ils ne l'étaient déjà, pour que la jeune femme mette le

grappin sur l'ami Jean-Robert ? Ça n'avait pas fonctionné, c'était évident, mais si Aude n'avait pas réussi à le conquérir, n'étaient-ils pas de mèche, tous les trois, pour tenter le coup avec la belle Céline ? Nous connaissons assez le JR de Sylt et de Mykonos, pour jurer nos grands dieux, que ce serait une cause désespérée. Et tout Hydra corroborerait. Mais pourquoi le couple trouvait-il important de mener ces intrigues ? Les hétéros s'ennuieraient-ils à ce point ? À quand une troisième tentative ? Et s'il fallait que leurs sombres intentions arrivent à bon port, l'auteur doute qu'il arrive à les déceler. Son imagination est morte...

Il faut prendre du recul, me dira-t-on. Alors, sortons Jean-Robert du lot, sinon du paysage, et précisons son personnage, quitte à le simplifier ou le complexifier,.

À certains moments, quand il entrevoit la fin de son voyage *allemand* et le début des vacances organisées avec ses amis, dans l'île d'Hydra, on serait tenté de voir en lui un genre de dispensateur ou de rassembleur. Cela dit, et déjà renvoyé aux oubliettes, je trouve remarquable que, depuis son

séjour à Mykonos, il ne manifeste aucune préoccupation budgétaire, à part deux ou trois allusions au prix des choses. Les chiffres et les nombres ne méritent plus son attention. Ils sont remplacés par les tensions que les humains vivent à plaisir entre eux.

Et pourquoi oublie-t-on de mêler Gauvain aux manigances oeuvrées par les époux, de concert avec Aude et Céline ? Quel rôle jouerait-il dans cette affaire où il me plaît de découvrir une *arnaque*, qui doterait d'un complot policier ce roman toujours à faire ou refaire. Je l'avoue, je commence à désespérer, mais si ces manoeuvres peuvent paraître trop simplistes pour cacher un complot, comptez sur un avocat véreux ou quelque collègue envieux pour y joindre Interpol et les machinations du Canada contre le Québec et les petits amis de son parti indépendantiste au pouvoir, depuis à peine un an. Disons alors, pourquoi j'ai eu raison d'ajouter Gauvain à mon scénario. On ne sait pas encore en quoi consistait son emploi du temps avec Geneviève, durant la célèbre journée d'Athènes où JR se cherchait un billet d'avion, pendant qu'Arthur aurait vaqué (mais avec qui ?) à

de mystérieuses occupations dans la capitale qu'il connaissait à peine, allées et venues dont lui-même n'a jamais rien dit. J'y ai pourtant fait allusion, et vous n'avez tenté aucune explication, et je ne sais si vous méritez les miennes. Et ce fonctionnaire d'ambassade qui a pris le relais de Jean-Christophe, après son départ de Mykonos ? À quel genre de mission politique ou de croisade religieuse auraient voué leur vie, ce jeune activiste FKK et son mentor aux airs de défroqué ? Et les sourires ambigus d'Aude, que j'ai comparés à ceux du faux consul ? Il n'y a pas que des histoires de sexe dans les îles grecques, et les colères inexplicables d'Arthur contre la belle Aude, si elles ne sont qu'une façade, cacheraient donc quelque chose. Et les difficultés monétaires du couple dont il a été question, dès le premier jour ? Arthur aurait-il espéré, depuis le Canada, quelque subvention, politique ou non, pour exposer par exemple dans une galerie d'Hydra, des dessins originaux créés à la villa ? Avait-il espéré un atelier sur les hauteurs de l'île, d'où il serait revenu avec de multiples travaux pour une exposition, à Montréal, durant l'automne ? Tout

s'est effondré, oui, mais à cause de quoi ? À cause de qui ? Jean-Robert ? Je n'ai pas assez développé son personnage. À quoi rimait ce voyage de fou en Allemagne ? Il a fait une croix sur ses deux premiers mois en Europe. Il n'en parle à personne, met aux poubelles de l'histoire les musées qu'il a visités ou les tendances de la mode en Allemagne de l'ouest, qu'il a sûrement remarquées. Il n'en parlait pas, ne notait rien à ce sujet dans son agenda-journal. Et ce refus d'aller à Paris ? Ce séjour à Mykonos, qui s'est avéré si important pour son état d'esprit, pourquoi avait-il prévu de l'annuler ? Et, toujours à Mykonos, qui a manigancé sa rencontre sur une plage nudiste avec un jeune homme qui ne savait même pas se préserver du soleil ? Le faux consul ? Un mentor politique ? Est-ce que l'écriture du roman aurait passé à côté d'une affaire succulente ? Jean-Robert n'a rien vu, rien cherché, et moi, je n'ai rien prévu, qui lui aurait ouvert les yeux. Si je répare, ici, mon imbécillité, je pressens que ces aveux ne serviront de rien. Je fonce vers un mur. Je me regarde écrire. Comment réparer le grabuge ?

J'ai songé à supprimer mon premier titre, *l'Été 1977*. J'en cherche un nouveau depuis des semaines, sinon des mois; j'en trouve une série avant de m'endormir ou durant mes insomnies, et cette liste donne naissance, d'habitude, à un ou deux mots qui cernent avec justesse, malgré leurs fortes dissemblances, la vie de mes quatre vacanciers. J'ai mon titre. Je me rendors. Au matin, je n'y pense plus, et deux ou trois jours après, je n'arrive pas à m'en rappeler. La nuit du 6 août 2020, une nouvelle liste de mots fait émerger un nouveau titre. Au matin, je veux reprendre le chemin de la fiction, sa vérité, et consolider ce séjour des quatre avec les pistes neuves que cette trouvaille avait ouvertes, mais je l'avais derechef oubliée.

Soudain, je ressentis que les mots *en sommeil* qui le formaient, reprenaient vie au milieu de mes hésitations, de mes questions, et que cette appellation qui à la fois réunissait et séparait ces trois hommes et cette femme, n'attendait qu'un sursaut de volonté pour renaître, devant moi, parmi les touches du clavier. Mais ce fut la débâcle, et j'en ai l'explication irréfutable. Dans le roman, la

date où reprenait l'intrigue était le 16 août 1977, et j'ai trouvé le nouveau et miraculeux titre, en 2020, durant la nuit d'un 6 août, et quand j'ai mentionné à nouveau ce 6 août dans mon esprit, cette idée a tout fait basculer. Les dates ne coïncidaient pas. Oui, c'est un détail insignifiant, mais ce conflit de dates a rejeté le souvenir du titre dans le néant. Il fallait que je me limite et m'en tienne au 16 août 1977, le lendemain de l'Assomption. La mémoire fonctionne comme elle le veut, ou le peut. Le titre était encore perdu, et la fiction finirait bien toute seule par se remettre en branle, mais sans tête d'affiche.

L'IMPROMPTU D'HYDRA

XXVI

Le mardi, 16 août 1977, JR préparait, seul, le repas du soir. Il dit tout à coup aux trois autres, que l'expression, *le repas du soir*, lui rappelait les disciples d'Emmaüs dans l'*Évangile selon Luc*, et il se demandait, comme ça, en passant, s'ils avaient comme eux mangé de l'agneau avec des carottes. L'apôtre Luc mentionne seulement le pain que l'homme rencontré sur la route d'Emmaüs, avait rompu et consacré de la même façon que Jésus l'avait dit et fait à la dernière Cène, dévoilant ainsi qui il était. Les trois amis n'ont pas reproché à Jean-Robert d'avoir une fixation subite et non expliquée sur ce repas que des disciples avaient pris avec le Seigneur, mais voyez comment d'une expression qui n'existe pas telle quelle dans le récit évangélique, ils ont tiré de cette aventure, sur-le-champ et sans autre discussion, un détail d'aucune importance auquel personne d'entre vous n'aurait jamais pensé. Ils se sont dit, en effet, qu'ils auraient dû, chaque soir, noter qui avait préparé le menu et ce qu'ils avaient mangé. JR, les

premiers jours, avait pensé le proposer, et il avait décidé de ne pas en parler, et il avait tout oublié. De cette légende hydriote, on peut déduire qu'ils ne savaient plus quoi inventer pour meubler la conversation et que de toute urgence il fallait trouver le titre, parce que des paragraphes sans un rapport étroit avec l'intrigue, mais à qui on pourrait attribuer une justification, un sens, et encore mieux, des paragraphes qui apparaîtraient *prima facie* d'une utilité sans pareille pour le plus grand plaisir des lecteurs, ces paragraphes magiques ne se ramassent pas tous les jours comme une bouteille sur la route d'Emmaüs. D'ailleurs, si Luc donne une position géographique précise à ce village, qui serait à deux kilomètres de Jérusalem, on ne le retrouve sur aucune carte, depuis deux mille ans.

Ce titre j'y pense toujours et encore. J'ai inventé *les Isolés*, ou *les Monolithes*, ou encore *les Quatre Tables de la loi*, aussitôt rejetés, parce que trop ronflants, et surtout ridicules. Et pourquoi pas, *les Dépareillés* ? Non, ça ne va pas. *Case closed*.

LE TÉLÉPHONE AU CANADA

XXVII

Le lendemain, Jean-Robert, à son retour de la plage, n'a pu prendre sa douche. L'eau ne se rendait plus à la villa; bris de canalisation, plus haut, ou plus bas. Vers minuit, il n'y en avait toujours pas. Imaginer une chose pareille, pour faire monter la tension, serait à bon droit considéré comme une facilité, mais ils ont tellement agi comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, qu'ils ont semblé y voir un moyen tombé du ciel pour passer à autre chose, et il s'est créé un malaise difficile à définir. Ces bris d'aqueduc se répètent chaque été sur toutes les plages et les îles de la planète, mais en 1977, dans la villa, la table était mise pour qu'un auteur trouve, sinon invente, des événements prémonitoires dont on ne saurait dire quoi que ce soit.

Ce sont les faits les plus banals qui se sont révélés porteurs d'angoisse. Ils ont dîné à la maison. Rien de nouveau en soi, mais c'était la première fois qu'ils restaient à la villa deux soirs de suite. De plus, un menu banal. Frites et steak

haché. Aucune tension visible, non, mais la moitié du groupe apprit, le lendemain matin, qu'elle avait été tenue dans l'ignorance durant toute la soirée sur de sombres démarches de l'autre moitié, et nos deux intellectuels eurent la surprise de leur vie. Il s'avérait qu'Arthur et Geneviève s'étaient rendus chez Maria et Christos, leurs *régisseurs*, pour téléphoner au Canada. Je doute que je puisse arriver à expliquer leur réaction.

Si ce téléphone signifiait qu'ils devançaient la date de leur retour, ils en seraient venus à la conclusion, que leur situation financière virait au rouge. C'était l'opinion de Jean-Robert. Quand aucune rentrée d'argent ne vient réduire les dettes, elles remontent à la surface comme les cadavres à la surface des lacs, autant dans les nouvelles de Raymond Carver, que dans les films de Robert Altman et au moins dans l'un de John Boorman. Avec ce genre de commentaire, et surtout son manque d'à-propos, je cherche à en dire un peu plus sur la tension qui prévalait chez mes protagonistes. Elle serait plus grave que les difficultés du couple dont, en somme, les célibataires préféraient ne pas se mêler.

Mais Geneviève ne s'est pas gênée pour les en tenir responsables, sans pour autant dévoiler la raison de cet appel au Canada. En l'absence d'Arthur, parti à l'épicerie, elle leur a confié qu'il ne tenait plus en place. Il fallait faire quelque chose, surtout que l'atmosphère à la villa n'était pas des meilleures. Ils s'en doutaient, mais faire quoi ? Surtout, ajouta Gauvain, qu'il n'y avait toujours pas d'eau courante, et il est remonté à l'étage. Une fois seule avec JR, elle murmura, l'air étonné et en toute ingénuité, que sa dernière excursion *pacifiante* avec Arthur, il y avait huit jours, à Vlichos, avait augmenté son dépit, tout comme leur voyage à Athènes où ses appels téléphoniques, par ailleurs, se seraient avérés catastrophiques. Elle n'en a pas dit davantage, et elle est partie rejoindre son mari, qui tardait à revenir.

Avait-il essayé de faire un emprunt à sa banque ou auprès d'amis ? Comment le savoir ? Jean-Robert se leva brusquement et monta chez Gauvain. Il lui a fait part d'une idée que mes nombreux lecteurs connaissent déjà, et je pense que le moment était propice à ce qu'il l'exprime

lui-même, tout en me réservant le droit de vous laisser dans l'ignorance sur la façon dont je m'y suis pris. Selon JR, Arthur n'aurait appelé personne, à Athènes, mais serait allé rencontrer des fonctionnaires à l'ambassade du Canada et au consulat du Québec. Il voulait un atelier qui aurait donné sur le port, à Hydra. Gauvain ne le croyait pas. Il s'est même exclamé que c'était fou d'inventer une histoire pareille. Arthur avait un atelier tout trouvé, là, à l'étage, durant le jour. JR s'est mis à rire, et ne s'est pas gêné pour lui rétorquer qu'il devrait plutôt avouer lui avoir coupé l'herbe sous le pied. Que non! Il n'avait qu'à le dire, fut la réplique de Gauvain. Mais ce que tu ne sais pas, a conclu Jean-Robert, c'est qu'Arthur en plus de l'atelier aurait voulu, à ce qu'on disait, une subvention, ce qui expliquait pourquoi il en avait voulu à la belle Aude, pour un jour ou deux, parce qu'elle avait refusé de défendre sa cause à l'ambassade, où elle travaille depuis deux ans.

Gauvain en avait assez entendu, il n'en croyait rien, et le fils de Maria et Christos leur criait, d'en bas, que l'eau était revenue. Enfin! Il était temps, à

onze heures du matin. Il s'est précipité sous la douche.

Devant cette réaction, JR a pu se demander s'il n'allait pas trop loin dans son canevas de comédie, devenu d'ailleurs de plus en plus confus, entremêlé qu'il était à tout un réseau d'hypothèses où des fonctionnaires de l'ambassade étaient confrontés à ceux du consulat, pour contrer les prétentions plus ou moins pacifistes des nouveaux indépendantistes québécois dont celles, souvent violentes, d'Arthur, le directeur du département des Arts et de la Mode. Le soleil s'engouffra dans les fenêtres. JR s'est réveillé. Il ne savait plus où il en était, et jugea préférable de n'y plus penser, n'en plus parler. Il n'en pensait pas moins en descendant dans sa chambre et, assis sur son lit, en attendant lui aussi d'aller se laver, il n'en démordait pas. Il était convaincu que ce téléphone à la maison des gardiens, qu'il appelait leurs régisseurs, n'était que de la poudre aux yeux; Geneviève appelait au Canada presque tous les jours, à la poste ou ailleurs, il ne savait plus où. Téléphoner à deux pas de la villa, c'était de l'esbroufe, pour faire savoir à lui et à Gauvain, de façon quasi officielle, que

leurs supposés grands amis quittaient Hydra, qu'ils devraient eux-mêmes proposer une solution, *mettre la main à la pâte*, pour le dire en langage codé. Tout ce drame grec, pour cacher quoi ? Un crime hydriote, prophétisé par la folle ? Il a souri. S'il était resté de glace, il aurait fini par sourire, je vous l'assure. L'amoureux de la Grèce, qui leur avait promis mer et monde, devait-il se tenir responsable de leurs malheurs ? Ne serait-ce que pour sauver son honneur, il voulut en avoir le coeur net et, pendant que Gauvain était encore et toujours sous la douche, il a tenté d'en savoir plus. Geneviève l'a regardé dans les yeux et lui a répondu qu'il n'y avait pas de quoi en faire une tragédie. Il a donc décidé, l'air indifférent, de s'en tenir à la version culturelle et politique de son canevas de comédie internationale. Tant pis si les naïfs ne comprennent rien à l'ego des artistes peintres et encore moins au mépris des fonctionnaires pour toute idée nouvelle.

Le soir, la femme au foyer a préparé un risotto pour un troisième dîner économique, avec le résultat que les convives, qu'ils en fussent conscients ou non, devenaient de moins en moins

sociables. À leur terrasse du port, pour le rituel du café grec, ils ont refusé, avec l'unanimité masquée d'un chœur grec, de changer de table pour se joindre à Aude et sa fille qui leur faisaient des signes désespérés. Ils auraient pu s'attabler avec leurs soeurs humaines, et parler pour ne rien dire, comme ils le font à longueur d'années. Mais en Grèce, il leur était impossible, et en ceci ils se ressemblent tous, de frayer avec d'autres mondes que celui de l'enseignement de l'art et de la mode. Pour le reste, vous le savez, mais je le dis quand même, c'était à hue et à dia. Sur le coeur et le foie d'Arthur pesait une lourde déception; c'est le même diagnostic que celui du coryphée sur la condition mentale de son roi, Agamemnon, dans la tragédie d'Eschyle. Un ordre secret des choses, prévu et déterminé par le Destin, refusait de se manifester au milieu d'Hydra. Et pourquoi Geneviève, à intervalles presque réguliers, transmettait à JR certains éléments d'information et en gardait d'autres pour Gauvain, tout en restant vague à chaque fois ? Que cherchait-elle à prévenir ? Son amant de mari avait-il des réserves de cruauté, insoupçonnées, à l'égard des deux

hommes *marqués* par leur sexe ? Et qui nous dit qu'Arthur n'aurait pas été étonné, d'apprendre ce que leur racontait une femme humiliée ou enragée ? Et nos deux *intellectuels*, comment n'avaient-ils pas prévu, en préparant leur été grec, qu'une femme mariée serait parmi eux et que seul, son *homme* aurait tous les droits ? Ils sont donc montés se coucher.

PETITES MYTHOLOGIES

XXVIII

Rien de plus n'aurait donc transpiré du téléphone chez Christos et Maria. Le lendemain, Geneviève prenait l'hydrofoil avec Arthur, dont cette traversée et une journée à Athènes combleraient le besoin de bouger et quelquefois, d'en vouloir à la terre entière de ne pas bouger en symbiose avec lui. Il souffrait le martyre à Hydra. Il lui aurait fallu Mykonos où il aurait pu rivaliser avec de jeunes dieux insoucians, et surtout l'île d'Ios avec ses troupeaux de déesses préférant Zeus aux Adonis. Allez savoir.

Pendant leur absence, la chaleur de plus en plus accablante offrit aux deux μάλακα restés au logis, un argument des plus convaincants pour s'interdire de faire quelque examen de conscience que ce soit. *Case closed*. On n'en finirait plus. Aussi bien attendre leurs amis, l'âme en paix, à ce café où depuis trois jours, on se donnait rendez-vous à la fin de l'après-midi.

Ils ont débarqué du bateau, tout souriants, avec dans les yeux, comme dans les romans-feuilletons des années 50, une bonne humeur mal dissimulée. Ils étaient heureux de revoir JR et Gauvain, mais possesseurs d'un bonheur encore plus grand, celui de quitter l'île dans cinq jours, mercredi, le 24. Leurs affaires s'étaient arrangées. Il fallait bien, n'est-ce pas, que ce mois de rêve finisse par finir. Arthur a même admis, que ce n'était pas un si grand supplice. Ils se sont montrés ravis d'aller dîner à Kaminia - on me dit souvent qu'on ne l'appelait plus Kamini. Ils étaient allés moins souvent qu'ils ne le pensaient. On y mangea des crevettes.

Les deux grands voyageurs remontèrent à la villa. Ils étaient fatigués; la chaleur d'Athènes était accablante et la mer avait été mauvaise. Quant à la partie adverse, elle retourna au port, comme si tout à coup commençaient des vacances plutôt gaies. Un garçon passa le long de la terrasse, où ils prenaient un digestif. Gauvain s'est dit un peu las, et à son tour retourna à la villa. Le garçon repassa. JR allait se lever, retint son verre vide qui allait tomber, chercha du regard le serveur et tout alla

très vite. Le garçon s'approcha ou lui fit signe de la main, quand un yacht fit une entrée remarquée dans le port, au moment où tous les deux se parlaient, assis à la même table. Il venait d'Israël. Il logeait à Kaminia avec une amie et, bien que ce jeune homme lui plaisait, Jean-Robert prétextait que la villa où il habitait, lui aussi avec des amis, était trop petite, pour qu'il l'invite. Il l'a reconduit à sa chambre, et il est rentré. Si des hommes se rencontrent et se parlent avec une assez grande facilité, ils ne sont pas toujours prêts à ce que *les autres* entendent leurs ébats ou qu'ils leur reprochent, par exemple, de se pavaner avec une conquête, au moment même où ils vivraient un triste départ annoncé. Ah! les vacances en Grèce!

EN HOMMAGE À UNE POLICE DU
BAUHAUS

CRÉÉE PAR Xanti Schawinsky

RECRÉÉE PAR Luca Pellegrini

LA POLICE « XANTS »

XXIX

La femme hurle, lance des sons, des mots barbares qui portent comme des jurons. Un long silence. Le silence perdure. La folle jette un cri plus aigu, un cri qu'on n'a jamais entendu. Un éclair zèbre le ciel, plus haut, à l'est, suivi de roulements de tonnerre. Elle commande aux Enfers et à la terre. ΠΕΡΙΜΕΝΕ!

LA LANGUE DU PARADIS

XXX

Le lendemain, la chaleur était étouffante. Le midi, on déjeuna à la maison, d'une omelette. À la fin de l'après-midi, on prit un café sur le port à sa terrasse habituelle et on reprit le chemin de la maison, pour un spaghetti. Le dimanche, Jean-Robert attendit jusqu'à cinq heures, pour se rendre à la plage de Mandraki. Il ne se sentait pas bien. Au dîner, cette fois dans un restaurant, il ne but presque pas d'alcool. Il a cru revoir son Israélite, mais ce n'était pas lui. De beaux garçons passaient de plus en plus souvent autour de lui sur le chemin de Mandraki ou dans les escaliers d'Hydra. À moins qu'il ne les remarquât davantage, en s'attardant quelques secondes pour se demander s'il ne leur avait pas déjà parlé. La nuit était belle.

Au matin, au réveil, il se trouva heureux. Il l'a dit durant la journée et l'a répété, à la villa, quand ils ont dîné d'une poule au pot. Allez savoir pourquoi je n'ai pas écrit *casserole de poulet*. Et les choses se précipitèrent. Une dernière journée à la plage et le lendemain, Arthur et Geneviève ont

repris l'hydrofoil pour Athènes. À 7h30. Ils attendaient ce retour au Canada depuis que les Rothschild leur avaient faussé compagnie, au début du mois, les laissant seuls avec les deux autres et les ânes de Christos. Ce n'était pas l'embarquement pour Cythère, mais ils avaient tous appris ce qu'ils n'avaient jamais pensé comprendre et ne se diraient jamais.

JR était supposé déjeuner à Mandraki avec un danseur de Montréal que la belle Aude lui avait présenté, aussi surprenant que cela pût être. Le subjonctif imparfait traduit au mieux cette curiosité. Nul danseur n'apparut sur la plage. Il se retrouva seul, sans appétit. Sur le chemin du retour, il rencontra Tapio, un Finlandais; ils ont fraternisé, et se reverraient, la nuit venue.

Le soir, il dîna avec Gauvain dans un restaurant qu'ils lorgnaient, tous les deux, depuis quelque temps. Une ambiance par trop américaine, mais plus gaie, non ? Pendant qu'ils buvaient un cognac, sur une terrasse où ils n'avaient jamais pensé s'arrêter, Jean-Robert aperçut Tapio, assis tout au fond du café, à l'intérieur, avec Jean-Pierre, le danseur. Personne n'invita personne à sa table.

Inutile d'en chercher et encore moins d'en donner la raison. Une atmosphère de liberté nouvelle s'était créée dans l'île d'Hydra, et on laissait aller les choses. Il ne fallait rien brusquer. On entendit, quelques secondes, les cris encore plus stridents de la folle. Aucun éclair ne zébra le ciel et cette fois, à la 2e personne du pluriel, elle ordonna à tous de rester où ils étaient. ΠΕΡΙΜΕΝΕΤΕ!

Gauvain, qui avait déjà juré ses grands dieux qu'il ne voulait voir, de tout l'été, aucun de ses semblables, décida sur l'heure de vivre au rythme de l'île.

- Allons au *Kavos*!

On n'avait jamais dit ce nom devant lui; il l'apprenait, le soir même. Kavos, c'était la discothèque en terrasses, à l'autre bout du port. On l'apercevait de loin, en revenant de Mandraki ou à la fin de la soirée en buvant du retsina, un cognac ou un café grec. JR a suivi Gauvain. S'il fallait attendre que se passe quelque chose, aussi bien se poster à l'un ou l'autre des bars du Kavos, y exercer sa patience et voir apparaître de façon imprévue, rien de dramatique, les messagers des

dieux, Ils ont commandé une bière allemande. Ils sont restés debout.

Au bar, JR a remarqué un charmant garçon, qui lui a souri. Il s'est avancé mais plus loin, dans l'ombre, il a entrevu un jeune homme plus âgé, début trentaine; il avait déjà oublié le premier, qui ne souriait plus; il est passé près de lui et s'est arrêté à quelques pas de l'autre qui le regardait toujours, le scrutait, le fixait, et il s'est rendu compte qu'il avait devant lui ce jeune allemand qu'à la fin de son premier voyage en Grèce, il y avait au moins dix ans, il avait rencontré à *Phaistos*, un site minoen que tout le monde connaît au sud de la Crète. Du premier coup d'oeil, dès les premiers mots allemands échangés comme s'ils coulaient de source, il avait voulu, à *Phaistos*, suivre l'amour de sa vie jusqu'à *Matala*, la plage où l'on faisait l'amour en plein air, tout le jour, toute la nuit, disait-on de ce lieu mythique de l'année 67. Mais, et pardonnez les détails, pourtant historiques, le bus qui s'y rendait, était parti et il avait dû se résigner à monter dans l'autocar d'*Héracleion*, pour y prendre l'avion qui le ramènerait à Athènes et de là, retourner à Montréal

où il commençait à enseigner dans trois jours. Les vacances étaient finies, l'amour était une fumisterie.

Tout à coup, Heinrich frappa dans la vitre, près de son siège.

- *Der Matala bus ist da! Fährt weg. Komm!*

L'autobus n'était pas parti; il partait; et JR était resté dans celui d'Héracléion. Il avait résumé l'événement de sa vie, ce grand sacrifice, en griffonnant trois mots sur une feuille de papier glissée dans son agenda, *à Dieu va!*

Dans la discothèque d'Hydra, durant l'éternité d'une seconde, son corps avait découvert devant lui la passion souveraine de sa vie, Heinrich.

Gauvain n'avait pas trop remarqué ni compris ce qui se passait au milieu du bar, devant tout le monde, parce que de son côté il offrait un verre à un Jean-Michel, qui lui présentait sa soeur, presque aussitôt disparue, ce qui leur avait permis, comme dans un scénario prévu d'avance, de prendre la décision irréversible d'aller chez *Lagoudera*, l'autre discothèque en vogue, où le Jean-Michel s'est fait payer un autre verre.

Pendant ce temps, JR voulait entraîner Heinrich; on imagine la hâte, la rapidité, sinon la vitesse ridicule, avec laquelle ils traverseront le port et graviront les escaliers qui mènent à la villa. Mais le jeune Allemand avait loué une chambre au *Leto*, au centre du village; il avait la clef, il n'y avait pas de gardien de nuit. Tout ça, toujours en allemand, la langue si lointaine, si ardue, qui devenait la langue du Paradis. Ils quittèrent le Kavos, et un silence tomba sur eux; ils se sont regardés; ils se souriaient. Ils ont franchi les portes de l'hôtel et quand Heinrich alluma l'ampoule jaune au plafond, deux hommes, l'impassible fonctionnaire et le Jean-Christophe de Mykonos, les attendaient au milieu de la petite chambre, près du lit où Jean-Robert reconnut ses deux valises, et son sac de plage. Heinrich alla se placer entre eux et dit à quelqu'un qui entrerait à son tour, de venir les retrouver. C'était Aude.

Ils allaient tous les cinq redescendre, retourner au port et quand la voie serait libre, ils embarqueraient dans un yacht qui venait d'amarrer.

On n'a pas revu Jean-Robert. Le bruit a couru qu'il s'était noyé en plongeant d'une falaise, dans une île plus au sud. Il est exact, par exemple, que, le lendemain de l'enlèvement, Gauvain avait pris l'avion avec Heinrich et qu'ils aménageraient à Montréal.

HEIDEGGER ET JEAN-ROBERT

XXXI

De ce dialogue avec les penseurs grecs et avec leur langue, le philosophe avait écrit dans ses *Essais et conférences*, à la fin de “Science et méditation” : *...aucune méditation sur ce qui est aujourd’hui ne peut germer et se développer, à moins qu’elle n’enfonce ses racines dans le sol de notre existence historique par un dialogue avec les penseurs grecs et avec leur langue.*

Son engouement, ou sa naïveté, l’avait conduit à se persuader qu’un tel dialogue allait pour lui s’avérer possible par le truchement de Heidegger lui-même. S’il apprenait l’allemand, il arriverait à lire ses textes qui, déjà empreints de la pensée des auteurs grecs, la lui transmettraient en partage... Il avait, un jour, tenté d’expliquer à ses amis d’Hydra que s’il s’imprégnait des idées de ce mage, il comprendrait mieux et lirait avec plus d’audace Eschyle, Pindare, Thucydide, Platon et Cie. Par ricochet, on a sans doute soupçonné qu’un des moteurs de son apprentissage était aussi d’arriver à

saisir, dans ses réflexions obsessionnelles sur le temps, l'*Être* de l'existence; pour ce faire, il lirait donc *l'Être et le temps*, de Heidegger, l'analyserait, le commenterait et pourrait même faire d'excellentes conférences sur *l'Être et le néant*, de Jean-Paul Sartre.

Loin de vouloir me moquer, en philistin, des échéances linguistiques, philosophiques et culturelles que se fixait mon voyageur, qui est aussi le vôtre, je ne cherche qu'à le rattacher, comme vous, au devoir de tous les humains, celui de dialoguer avec les Anciens Grecs, au point quelques fois de les oublier pour ne converser qu'avec le seul langage, la suprême entité qui fasse exister la parole... Vous hésitez, vous doutez ? Nous retrouverons notre calme, en lisant que *...c'est le langage qui parle. L'homme parle seulement pour autant qu'il répond au langage en écoutant ce qu'il lui dit.* Et c'est ici, le premier ou le dernier moment où vous serez confondus, car je crains, moi aussi, pour l'avenir de Jean-Robert. Que pouvait-il faire avec de telles idées transperçant son cerveau ?

De notre côté, à quel langage répondons-nous, s'il est vrai que l'humain *parle seulement pour autant qu'il répond au langage...* ? Si vous n'y entendez goutte, c'est que vous n'écoutez pas assez ce que le langage - le mien, bien sûr - tente de vous dire.

DU MÊME AUTEUR

littérature grecque ancienne

- *Que serait-ce donc, que la civilisation grecque ?*, essai sur la Parole, la Nudité et le Masque dans la tradition grecque, texte numérique, dans www.gpouellettemanuscrits.com. et à la Bibliothèque nationale du Québec, 2018;

peinture québécoise

Reynald Piché, monographie, collection Arts d'aujourd'hui, Hurtubise HMH, 1982;

recueils de poèmes (éditions du Noroît, Montréal)

- *Tambours et morceaux de nuit*, 1995;
- *Dialogues de l'alphabet et de l'absence*, 1996;
- *Du train où va la mort*, 2001;
- *Le Neuvième Poème, suivi du journal de son écriture*, 2007;
- *De grands déluges sur nos têtes*, 2009;
- *Les Ormes de la nuit*, 2011;

en collaboration :

- *Octonarius* - gravures de Garen Bedrossian, avec des poèmes de Gabriel-Pierre Ouellette -, livre d'artiste, Montréal, 2002;

en traduction :

- *Soleil de sable - Sand Sun* (tiré du recueil de 1995), dans *Demilunes : Little Windows on Québec*, translated & introduced by David Solway, Frog Hollow Press, Victoria, 2005);

romans

- *Les Oriflammes noires*, roman, l'Hexagone, Montréal, 1999, 133p.;
- plusieurs autres, édités en textes numériques de 2016 à 2018, cf. plus bas;

plusieurs poèmes et nouvelles en revue, dont « *le Manuscrit forgé et traduit à Thira* », NRF, avril 1989;

scénario télédiffusé

- *Bonjour, notaire*, premier prix ex-aequo au Premier Concours des jeunes auteurs (1958) pour les textes dramatiques de 30 minutes, Radio-Canada, le 11 août 1958 (réalisateur: André Bousquet);

textes radiodiffusés

- Poèmes et nouvelles, de 1971 à 1988 (émissions *Atelier des inédits*, *Alternances*, *En toutes lettres*, *Poésie*), et deux dramatiques :

- *Les Cloches et les bouteilles*, premier prix au Concours des oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada, 1984, dans la catégorie 30 minutes, 15 janvier 1985 (réalisateur: Guy Lagacé);

- *Le Dîner Durham*, deuxième prix au Concours des oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada, 1987, dans la catégorie 60 minutes, 19 octobre 1987 (réalisateur: Gérard Binet);

textes numériques (www.gpouellette-manuscrits.com et à la Bibliothèque nationale du Québec)

- les deux derniers textes ci-dessus, radiodiffusés, et le scénario télédiffusé;

- un scénario pour la radio, non diffusé : *L'Impromptu de Radio-Canada* (1997-2015);

- *Par quatre judas*, nouvelles : *les Persiennes - les Cinq fenêtres - À ciel ouvert - Pleine Page*, 2015, 185p.;

- *Débusquer la mort sous les mots : Jack Kerouac - Anne Hébert Eschyle*, essai, avec une digression sur la parole des comédiens, 2015, 223p.;

- *Simon Neige*, texte dramatique représenté en 1968 et 1969, (édité mais non publié en 1970, modifié en 1990 et 2015), publié en 2015, 98p; une autre édition, cette fois suivie de *Voyages - 1968*, a été publié en 2017, 224p.;

- *Il y a la mer*, roman, 2016, 295p.;

- *le Voyage du nord - III - Le Moyne d'Iberville et son Iroquois chez le fils de Colbert, château de Sceaux, 1688*, roman, 2016, 225p.;

- *le Voyage du nord - I - les croix et l'écorce, 1686*, roman, mars 2017, 235p.;

- *le Voyage du nord - II - de Poitiers à Orléans, 1688*, roman, mars 2017, 260p.;

- *Monsieur d'Iberville et son Sauvage*, dialogue dramatique, 2017, 30p.;

- *les Défaites : 1759-1760, 1837-1838, octobre 1970*, texte dramatique représenté en 1978, édition de 2017, 274p.;

- *Dix heures à Manhattan - 2005*, 2017, nouvelle, 102p.;

- *la Poésie, l'enfant trouvé et la République* (Platon), nouvelle irrationnelle, 2018, 15p.;
- *l'Avocat fantôme*, nouvelle « juridique », 2018, 29p.;
- *Que serait-ce donc, que la civilisation grecque ?*, essai sur la Parole, la Nudité et le Masque dans la tradition grecque, janvier 2018, 312p.;
- *Répétition générale - 1760*, roman, novembre 2018, 173p.;
- *Poèmes du bâtard*, poésie, novembre 2018, 94p.;
- *Les Couteaux de la parole*, roman, janvier 2019, 98p.;
- *Les Dormants de la voie ferrée*, roman, mars 2019, 164p.;
- *Les Seuls Mots peints - fragments sur René Char*, essai, août 2019, 58p.;
- *Bibliothèques et archives*, textes, catalogues et répertoires, avec photos, 2019, version publique, 54p.;
- *Extraits de mes agendas-journaux (1975 à 2020)*, février 2020; 62p.;